



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DES LETTRES



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Clugny 15

—
1913

12
2474
- A6
19
SMR

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

DU MÊME AUTEUR

Alfred de Musset : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-16.

Librairie Hachette et Cie. 3 fr. 50

Paul-Louis Courier : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-18.

Librairie Ch. Delagrave. 3 fr. 50

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ernest Dupuy : *La jeunesse des Romantiques*.

1 vol. in-18, broché. 3 fr. 50

Alfred de Vigny. *Ses amitiés, son rôle littéraire*.

2 vol. in-18, Chaque volume, se vend séparément,
broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon 1912.

Emile Faguet : *Dix-neuvième siècle*, Études littéraires.

1 vol. in-18 jésus, 48^e édition, broché 3 fr. 50

Ce volume contient une importante étude sur Alfred de Vigny.

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET ^c^{ie}

15, rue de Cluny, 15

—

1913

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

On lit dans le *Journal d'un poète*, à la date de 1832 : « Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense. » Comment diviser mieux la vie d'Alfred de Vigny ?

I. — L'ÉDUCATION. — DU BERCEAU AU RÉGIMENT.

Alfred-Victor de Vigny naquit à Loches, petite ville de Touraine, le 7 germinal an V (27 mars 1797), « le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio ».

« Je me sens honteux, écrivait le poète en 1847, de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose... pour moi.

« Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

« Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

« J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il

soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore plus vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

« J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris...

« Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né. » (*Journal*.)

« ... Deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce, et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde [Baraudini], ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir ». (*Mémoires inédits* ¹.)

Jusqu'au seuil de la mort, le poète de l'*Esprit pur* remua et annota papiers d'aïeux, vieux titres, généalogies, parchemins, avec une complaisance d'imagination qui surprend chez lui. Il rêvait sa race plus ancienne et plus riche qu'elle ne l'était ; mais à bon droit la disait-il noble et belle.

Tel Marc-Aurèle rendait grâces aux exemples et aux leçons par lesquels ses parents et ses maîtres l'avaient fait ce qu'il pouvait être : « De mon aïeul Vérus : mœurs honnêtes, jamais de colère. De mon père... modestie et vigueur mâle. De ma mère : piété, bienfaisance. » Tel Vigny : « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » Projet irréalisé, d'ailleurs ; — le poète fit mieux : il fut lui.

Noble famille, dirons-nous, que celle dont les principes et les traditions gardèrent le fils de forligner. Désolé de la ruine irrémédiable en sa conscience des croyances sucées avec le lait, il resta un « puritain de l'honneur ».

Son père ? C'était un vieil homme à cheveux blancs, ancien capitaine de la guerre de Sept ans, le corps courbé par de graves blessures. Léon-Pierre de Vigny, cadet de douze enfants, avait soixante ans à la naissance d'Alfred. Amélie de Baraudin, la mère du poète, de vingt ans plus jeune que son époux, descendait d'une famille de soldats et de marins, où naturellement plus d'un enfant s'était mis d'Eglise. Quelle tendresse inquiète et menacée penchait sur le berceau de ce fils, au sortir de la

¹Cf. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 146.

tourmente révolutionnaire, ces parents en deuil ! Par prudence, on l'emporta, avant sa deuxième année, à Paris, loin de « l'ombre du château de Loches », fatale, semblait-il, à ses aînés.

« Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois... Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social... »

« Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verais pas abattre sans peine. »

Au bruit d'une certaine pendule noire que M. de Vigny avait choisie lui-même et fait envoyer rue du Marché d'Aguesseau¹, où ils demeuraient jadis, le poète se rappelait le temps où il s'asseyait sur un tabouret, aux pieds de son père, près du foyer : « Mon père..., un livre sur ses genoux..., racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. » Ailleurs encore : « Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter... » Le futur poète vivait par l'imagination dans le XVIII^e siècle, qu'il se plaira souvent à évoquer. En lui faisant baiser sa croix de Saint-Louis, M. Léon de Vigny « plantait » dans le cœur du petit Alfred l'amour des Bourbons. Aussi l'enfant ne savait-il que penser du « monde vivant » qu'il observait ensuite et écoutait autour de lui. N'avait-il point déjà trop rêvé, pour s'acclimater, sans souffrir, à la réalité ?

« Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse... »

Sa précocité, sa mémoire exceptionnelles, à l'entendre, exci-

¹ Les parents d'Alfred de Vigny habitèrent d'abord à l'Elysée-Bourbon, pendant cinq ou six ans.

taient, au lycée, la jalousie de ses compagnons d'études. Ils s'indignaient des succès de ce petit garçon d'une délicatesse féminine. L'impression malencontreuse de ce premier contact avec la société ne s'effaça guère du souvenir de Vigny. Dans cette geôle de jeunesse captive, la pension Hix, il avait pourtant trouvé quelques amis.

Bientôt curieux, infatigable questionneur, dévorant toute la bibliothèque de son père, il s'éprenait, à quatorze ans, de mémoires et d'histoire, puis aussi ardemment des poètes anciens. « On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Illiade* de Pope..., travail... qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles. »

« Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque... je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable ¹... Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'Ecole polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayai aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme... Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier... »

« L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'Ecole polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps. »

¹ Ces *fragments de Mémoires*, datés de 1847, font penser par le ton aux *Mémoires d'Outre-tombe*, publiés l'année suivante, mais dont Vigny devait connaître certains passages.

II. — VIE MILITAIRE ET POÉTIQUE (1814-1830).

Il était temps qu'Alfred de Vigny respirât un autre air que celui du foyer morose où s'élevaient toujours les mêmes plaintes et les mêmes regrets, où une excessive superstition du passé, une malédiction perpétuelle contre le présent le vouaient fatalement au pessimisme ¹. La carrière militaire s'ouvrait à lui toute brillante. Le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, il entra dans les Compagnies rouges de la Maison du roi. Sa qualité de gendarme du roi équivalait au grade de lieutenant de cavalerie.

Le 23 février 1815, M^{me} de Vigny remettait à son fils un petit cahier d'instructions écrites de sa main : vrai bréviaire religieux et moral, mondain aussi, exempt de toute pruderie. Document précieux pour quiconque veut connaître les traditions et les idées qui s'étaient imposées, dès ses premiers ans, au futur poète ².

Muni de ce viatique et d'une *Imitation de Jésus-Christ*, présent de sa mère, le brillant soldat, blond et gracieux, les yeux bleus et songeurs, d'allure finement aristocratique, rejoignit son corps à Versailles. Le désir de gloire militaire, dont la rare jeunesse d'alors brûlait toujours, devait être déçu, et cruellement. Il suffit, dit-on, au peintre Géricault de porter trois mois le costume de mousquetaire de la Maison rouge pour se dégoûter à jamais de l'uniforme, et revenir à ses pinceaux avec une nouvelle ardeur. L'auteur de la *Canne de jonc* n'est pas tendre pour ses premiers compagnons d'armes. S'il trouva, parmi eux, quelques dignes et fidèles amis, combien la sotte vanité et la morgue du corps blessèrent sa délicatesse et son intelligence ! A la manœuvre, jouant de malheur, il tombe de cheval et se casse la jambe. A peine remis, il escorte les voitures de Louis XVIII fuyant de Paris à Gand. Interné pendant les Cent jours, à Amiens, il rejoint ensuite sa compagnie, qu'on licencie, non sans raison, le 1^{er} janvier 1816. Il lui fallait dire adieu au bel uniforme écarlate ³, pour lequel ses parents avaient fait tant de sacrifices.

Le 4 avril, il passait comme sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie de la garde royale — et cela grâce à une demande, adressée par la comtesse Léon de Vigny, au ministre de la

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de Vigny*, I, 1.

² Cf. *La Jeunesse des romantiques*, p. 204.

³ Un tableau du Musée Carnavalet représente A. de Vigny en mousquetaire rouge.

guerre. Année bien triste pour le jeune officier ! Tout légitimiste qu'il fût d'origines et d'affections, le déchirement de la France dut ulcérer son cœur de Français. Et bientôt il avait la douleur de fermer les yeux à son père (fin 1816).

Puis commença pour lui la vie monotone et machinale de caserne et de garnison. Mieux partagé que tant d'autres, du château de Vincennes ou de Courbevoie, « à portée de Paris et le plus souvent à la ville », il trouvait près de sa mère, ou dans le premier Cénacle, chez les Deschamps, une diversion bien chère au fils et aussi au poète. Car il menait souvent la vie retirée d'un « lévite », d'un « bénédictin » ; il reprenait ses études par la base, dans ses veilles silencieuses. Admirateur enthousiaste de l'antiquité, comme de la Bible, il faisait des œuvres de Chateaubriand et de Mme de Staël ses livres de chevet, mêlant aux écrivains de France les maîtres étrangers : Shakspeare et Byron, Klopstock et Goethe, Milton et Dante, le Tasse, Ossian, etc. Surpris lui-même de retrouver dans sa mémoire des traces lumineuses de ses études « manquées », il fortifiait son talent par de patientes recherches et par des essais assez heureux. Après avoir entendu la préface et le premier acte d'une tragédie de *Julien l'Apostat*, sortie de la plume du jeune lieutenant de la garde, un juge encourageant lui dit : « Souvenez-vous de ceci : à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance. »

Voilà qui le consolait de la servitude du métier dont il était désenchanté pour toujours. Il s'indignait de la suffisance de certains hommes nuls, ses supérieurs ; affable avec ses inférieurs — attitude fâcheuse aux yeux des *ultra* impénitents, en ces temps de conspirations militaires — sa « froideur parut une opposition permanente ». On ne lui reconnaissait pas le feu sacré ; sa distraction naturelle passait pour du dédain.

« Cette distraction était pourtant ma plus chère ressource contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services ; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes

poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front ¹... »

Pourtant quand il « marchait à pied sur la grande route, à la tête de ses vieux soldats... , fier de son épaulette », le futur « ouvrier en livres » rêvait parfois de devenir un « ouvrier en batailles ». Quittait-il les garnisons d'où l'on voit les fumées de Paris ², c'était pour Rouen, en 1821. Lieutenant titulaire à l'*ancienneté* dans son corps d'élite, le 12 juillet 1822, il obtenait d'être versé en qualité de capitaine au 55^e régiment de ligne (19 mars 1823). Rejoignant son corps à Strasbourg, il vit le Rhin et les Vosges. En route bientôt vers les Pyrénées, il pensait faire la guerre d'Espagne. Avant d'arriver à Bordeaux, il quitte la colonne et va voir en son ermitage du Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, sa tante, la chanoinesse de Malte, M^{me} Sophie de Baraudin. Puis le Cénacle bordelais lui fait fête.

Il ne devait point passer les *ports* de la frontière. Cette halte sans gloire en Béarn parut au soldat un coup de la destinée. A peine s'en consola-t-il, soit en apprenant par les lettres de ses compagnons quels triomphes sans périls les Français remportaient en courant, soit en contemplant la nature pyrénéenne : à Orthez, puis à Oloron, il prit la couleur de plus d'un poème, et esquissa tels paysages de *Cinq-Mars*.

Vers la mi-juin 1824, son régiment vient tenir garnison à Pau ; — les libéraux du Béarn reçoivent mal ces officiers *ultra* ; Vigny s'en indigne, il s'en indigne même anonymement, dans le journal *la Quotidienne*. C'est à Pau qu'il rencontra par hasard Lydia-Jane Bunbury, fille d'un anglais, original bien renté. Croyant faire à la fois un mariage d'amour et un riche mariage, Vigny recevait, le 8 février 1825, dans la capitale du Béarn, la bénédiction nuptiale du pasteur protestant d'Orthez. M^{me} de Vigny mère, qui s'était opposée naguère à l'union de son fils avec la belle et spirituelle Delphine Gay, — la future M^{me} de Girardin — avait consenti à ce mariage, qui devait, pensait-elle, redorer le blason des Vigny. Par scrupule de catholique, apparemment, elle n'assista point à la cérémonie.

¹ M. Paléologue, *A. de V.* (Hachette), p. 33.

² Il était alors souvent à Paris, et on lui faisait fête dans plus d'un salon, chez les Deschamps, chez M^{me} Ancelot, au Cénacle.

A partir du 1^{er} avril 1825, le capitaine de Vigny ne servit plus à son régiment. Il obtenait congé sur congé, prolongation sur prolongation, par la voie hiérarchique quelquefois, mais aussi par une voie plus directe que lui ouvrait sa parenté avec le colonel comte de Clérambault. Capable sans doute d'abnégation, il manquait au futur auteur de *Servitude et grandeur militaires* certaines des moindres vertus du soldat. Enfin, le 13 mars 1827, il demandait au ministre de la guerre sa mise en réforme. On le reconnaît « atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente ». Sa réforme fut prononcée le 22 avril. Ne rappelle-t-il pas, dans son *Journal*, qu'en 1819 il crachait le sang ? « Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais... » Au printemps de 1827, il quitta l'uniforme, mais combien d'indices légers, combien de plis profonds de son caractère, révélaient encore en lui le soldat !

Et plus d'une fois peut-être le poète du *More de Venise* murmura-t-il avec un sourire amer l'adieu d'Othello à ses rêves de guerre :

Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants ;
 Adieu, guerre, adieu, toi dont les jeux éclatants
 Font de l'ambition une vertu sublime !
 Adieu donc le coursier que la trompette anime,
 Et ses hennissements, et le bruit du tambour,
 L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
 Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
 Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
 Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Si sa tâche de soldat était terminée — sans gloire, et par une déconvenue, il allait pouvoir se consacrer sans réserve, sans scrupule, à la tâche poétique qu'il s'était dès longtemps assignée.

C'est dans le journal de Victor Hugo : le *Conservateur littéraire*, qu'il avait fait ses débuts (décembre 1820) par un article signé A. de V., sur les *Œuvres complètes de lord Byron*, et par une pièce de vers intitulée *le Bal*, signée le Comte Alfred de Vigny. Dans les *Tablettes romantiques*, éditées par Abel Hugo, il figurait avec *la Prison*, poème, et *la Neige*, ballade (1823).

Il envoie prose et vers à la *Muse Française* (juillet 1823-juillet 1824).

Déjà, en mars 1822, avait paru le volume in-8, anonyme, où

Hélène précédait un recueil de poèmes ; *la Dryade*, *Symétha*, *le Somnambule*, sous le titre POÈMES ANTIQUES ; *la Fille de Jephthé*, *le Bain*, *La Femme adultère*, POÈMES JUDAÏQUES, et trois POÈMES MODERNES : *la Prison*, *le Bal*, *le Malheur*.

Anonyme encore, paraissait en juillet 1822, toujours à Paris, *le Trappiste* (sic), satire politique, où le légitimisme de l'auteur se donnait carrière, mais dont la dynastie ne lui sut pas gré.

Deux ans après, *Eloa* voyait le jour. En 1826 les *Poèmes antiques et modernes* comprenaient, outre les pièces déjà connues, *le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*. Le roman de *Cinq-Mars*, ou *Une conspiration sous Louis XIII* avait d'ailleurs plus de succès que tels admirables poèmes. « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, lui disait-on de toutes parts, c'est là votre genre. » Bien qu'à l'entendre il eût composé cet « ouvrage à public... pour faire lire les autres », le poète se sentait d'autant plus mortifié qu'il avait conscience de son talent. « Première et forte blessure, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie », écrira Sainte-Beuve, quelques années plus tard ¹.

Mais voici que laissant l'épée pour la plume, de Vigny se lançait dans ce qu'il appelle lui-même, plus tard, non sans désenchantement, « la carrière des lettres ». Installé faubourg Saint-Honoré ², trop indépendant, — trop gentilhomme aussi, — trop jaloux de sa liberté pour entrer autrement qu'en passant dans « la grande boutique romantique », il ne sut pas fomentier ses succès.

Et pourtant qui méritait mieux les succès poétiques que lui ? Abstraction faite de *Madame de Soubise*, de *La Frégate « la Sérieuse »*, où le noble « moraliste épique » se détourne de sa voie et force son talent, le vrai créateur de l'œuvre d'avenir, le plus original représentant de l'école nouvelle, le plus penseur des « enfants du siècle », c'était Alfred de Vigny. Les dates ont leur éloquence : *Moïse* est de 1822 ; — *Eloa*, ce mystère écrit dans les Vosges en 1823, achevé à Bordeaux, parut en 1824. Si le romantisme philosophique et symbolique était né, Vigny n'en était-il pas le vrai père — en France du moins ?

¹ Malignité, jalousie, c'est vite dit quand il s'agit du grand critique. Las d'entendre répéter certaines antiennes et de retrouver partout certains clichés, il a réagi, parfois avec humeur, excessivement sévère dans sa mise au point.

² 30, rue de Miromesnil ; — Vigny demeura ensuite, jusqu'à sa mort, 6, rue des Ecuries d'Artois.

« La philosophie des *Destinées* est déjà dans les poèmes bibliques de 1822 et de 1826, » écrit fort justement M. G. Lanson ¹. Le moi profond et inaltérable, dont les vers de Vigny restent la confidence hautaine et discrète, s'était assimilé le monde et avait systématisé ses pensées quarante ans avant le codicille pessimiste du *Mont des Oliviers*.

Sainte-Beuve lui-même, peu suspect — dès l'époque de *Chatterton* — de partialité à l'égard de notre poète, se gardait, en 1835 ², de « diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poèmes ». Aucun des poètes de sa volée, Lamartine et Hugo même, ne lui semble plus « *imprévu, plus étrange... d'une filiation moins commode à saisir* ». La postérité a adopté le jugement du critique. « D'où sont sortis, en effet, *Moïse, Eloa, Dolorida* ? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré ? » Parmi « les âmes orphelines, sans parents directs en littérature française », Vigny lui paraît « un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron) : l'orphelin, rentré dans sa patrie, parle... avec une exquise élégance... la plus noble langue française qui se puisse imaginer. »

Vigny savait la Bible par cœur, il lisait et relisait Homère, Chénier, Chateaubriand — qu'il avait personnellement approché — plus encore. Il puise à bien d'autres sources : anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, décelées avec une heureuse méthode par MM. Dupuy, Estève, Baldensperger, et plus d'un érudit de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Excitée par la pensée d'autrui, souvent alimentée d'emprunts, sa pensée s'affirme toujours originale. Les souvenirs, les réminiscences se trouvent fondus et absorbés « goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante ». (Sainte-Beuve.)

Quels que soient l'éclat et la force des *Odes* de Victor-Marie Hugo, combien *Moïse* mérite mieux le titre de chef-d'œuvre. Pour exhaler les angoisses du génie et le veuvage de cœur du poète, Vigny s'interdit l'effusion lyrique du romantisme lamarlinien. « Il prend un détour épique », selon le mot de Sainte-Beuve ; c'est dans la bouche puissante du prophète hébreu qu'il place cette plainte éternelle. Ainsi en usera Hugo dans

¹ *Histoire de la littérature française*.

² *Portraits contemporains*, II. — Cf. aussi *Nouveaux lundis*, VI (article de 1864).

sa *Légende des siècles*. *Eloa*, c'est déjà la *Chute d'un ange*, — en 1824, — c'est la réalisation charmante et touchante de l'œuvre dont Lamartine, avec la facilité et l'abondance de son génie, ne donnera que des ébauches — puissantes, colossales, mais imparfaites — quatorze ans après. Il avait « atteint au sommet de l'art », et, apprécié « d'une noble et chère élite », il souffrait un peu dans son cœur chatouilleux et triste de poète de lancer sous le pavillon du romancier le nouveau recueil de ses poèmes, expression pure de sa pensée ¹. Aussi revendiquait-il son mérite de novateur, sans ambages, fort nettement, envers et contre tous.

Collaborateur d'Emile Deschamps pour une traduction de *Roméo et Juliette* (début de 1828), Vigny traduisait seul cette fois, avec assez de hardiesse dans la versification, *Othello* et la comédie du *Marchand de Venise*, qui ne fut pas représentée. Le 24 octobre 1829, il faisait « monter le *More de Venise* sur la scène française ». Ayant lui-même « un amour de l'art assez généreux pour faire abnégation, pour un jour, de sa propre renommée », il rêvait, — tout en s'attachant surtout à une question de formes (voir la *Lettre à Lord ****) — d'ajouter au « magnifique trésor national », que « nous ont laissé nos grands maîtres », les impérissables chefs-d'œuvre étrangers, « comme à l'Ecole française nos musées ont joint les chefs-d'œuvre des Ecoles italiennes, flamandes et espagnoles ». Vrai disciple de M^{me} de Staël, partisan du cosmopolitisme littéraire, il écrivait, le 18 août 1839 : « Les exclusions étroites ne sont pas dans le génie de notre glorieuse nation, et lorsque, aux applaudissements universels, on a construit une salle, j'ai presque dit une sainte chapelle, pour une copie de Michel Ange, on saura bien ouvrir les anciennes aux copies de Shakspeare, de Calderon, de Lope de Vega, de Goethe, de Schiller, ou de tel autre poète adoré par les nations civilisées ². »

Ces émotions d'auteur dramatique, les luttes qu'il fallut soutenir pour « arborer le drapeau de l'art aux armoiries de Shakspeare » sur « la citadelle du Théâtre-Français » vinrent

¹ La 3^e édition des *Poèmes*, qui paraissait en 1829 chez Ch. Gosselin, Urbain Canel et Levavasseur, ne comprenait plus *Hélène* ni l'*Ode au Malheur*, mais offrait au lecteur trois pièces nouvelles : *M^{me} de Soubise*, *Le bain d'une dame romaine*, et *La Frégate « la Sérieuse »*.

² Avant-propos du *More de Venise*, écrit dix ans après la première représentation.

fort à propos le distraire de cruelles déceptions domestiques. La santé précaire de M^{me} Alfred de Vigny anéantissait pour la deuxième fois des espérances de maternité.

« Ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme ¹ » devait s'émouvoir douloureusement en Vigny, seul héritier du nom, destiné à mourir sans postérité.

Sans partir pour de longs voyages, il quittait parfois Paris. C'était pour la Briche en Beauce, chez M^{me} de Saint-Pol, sa tante (mai 1828) ou au château de Bellefontaine, près de Senlis, chez M. de Malézieu (juillet 1828). Deux fois au moins, il prit la chaise de poste pour Dieppe, mis à la mode par la duchesse de Berry. Au château fort il retrouvait quelque compagnon d'armes de la garde à pied ² ; sur les galets ou aux bals de la Société des Bains il rencontrait la fleur de la société parisienne : la duchesse de Crillon, la marquise de Castries, la princesse de Béthune, la famille de Courson, etc. En 1827, il avait pu suivre des yeux les évolutions en rade du cutter royal *le Rodeur*. Il admira dans les vitrines des artistes dieppois les « vaisseaux d'ivoire habilement sculptés ». De Dieppe, 1828, il data *La Frégate « la Sérieuse »*.

A Paris, il fréquentait surtout le noble faubourg. Il voyait toujours les frères Deschamps, V. Hugo, — le bon Charles Nodier, à l'Arsenal —, Soumet, Guiraud, de Latouche; accueillant pour Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Fidèle aux amitiés d'antan, s'il encourageait les jeunes gens qui venaient à lui, c'était sans flatterie calculée. Faut-il rappeler qu'il évita sans peine tels travers romantiques ? Il vivait alors avec les apparences de l'aisance, sinon de la fortune. M^{me} de Vigny mère, toute fière qu'elle fût des succès de son fils, songeait pour lui à la carrière diplomatique. Les journées de juillet vinrent sur ces entrefaites. Le « capitaine réformé » fit préparer son vieil uniforme, mais ni le Roi ni le Dauphin ne s'étant mis à la tête des troupes, et cette « race de Stuarts » laissant mourir pour elle les Suisses et les braves de la garde royale, Vigny « garda sa famille », le cœur saignant de voir couler le sang français dans la capitale. Il frémissait d'admiration devant le courage héroïque des défenseurs du « vieux trône », comme devant celui des soldats improvisés de la loi et de la liberté ³.

¹ *Servitude et grandeur militaires*.

² La garnison du château de Dieppe était formée de deux compagnies du 5^e, puis du 4^e régiment.

³ Cf. *Journal d'un poète*.

La chute des Bourbons « illettrés » et « ingrats » devait-elle nécessairement changer le cours de sa vie et de ses pensées ? Jamais courtisan, Vigny « n'attacha jamais de co-carde à sa Muse ¹ », et ne commit jamais la moindre pièce de circonstance. « J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. » L'auteur du *Trappiste*, royaliste ultra, avait souscrit en 1824 pour le monument de Quiberon, mais incapable de surenchère légitimiste, il paraissait tiède aux fervents du trône et de l'autel. En ce temps de réaction et de délation ², ce « byronien » passait pour impie. Bientôt il épouse une Anglaise et, qui plus est, protestante. Dans les *Soirées de Neuilly*, dues à la collaboration de Cavé et de Dittmer (ancien compagnon d'armes de Vigny à la garde royale, démissionnaire en 1825) on trouve des détails de ce genre : « Il était officier d'artillerie ; mais il a donné sa démission, parce que, dit-il, il n'a pas de goût pour la vie dévote. » Tel « maréchal de camp... par la grâce de Dieu » dut desservir Vigny, dont on attendait mieux, étant donné ses origines et sa parenté avec des *ultra* notoires.

Soldat capable d'abnégation, il ne cachait ni son estime pour les vieux grognards ni son dédain pour les officiers de salon. Désenchanté de la vie morne de garnison, s'il venait de lire la vie des généraux de la République ou de feuilleter *Victoires et conquêtes* ³, le futur auteur de *Servitude et grandeur militaires*, malgré le silence qu'ils'imposait, pouvait laisser échapper quelque propos subversif ! Présenté naguère à Chateaubriand, il continue à l'aller voir après sa chute du ministère ! A la deuxième page de *Cinq-Mars*, on trouvait rappelé un mot de P.-L. Courier sur la Touraine — et ce mot venait du pamphlet trop connu sur Chambord. Tels vers de *Madame de Soubise* sentiront bien un peu le fagot. Pourquoi rappeler, pour la honnir, la Saint-Barthélemy ? Comment ne point passer pour libéral, après de telles hardiesses de pensée et de plume ? Sa fidélité triste et timide prévenait moins en sa faveur que le loyalisme bruyant et ardent de tel courtisan de tous les pouvoirs.

Mais voici que par une délicatesse de conscience assez rare,

¹ Cette expression souvent citée se trouvait dans une pièce de vers d'Antoni Deschamps à Vigny.

² Cf. l'étude du capitaine Marabail : *De l'influence de l'esprit militaire sur A. de Vigny*.

³ Publication commencée en 1817 à la gloire des soldats de la République et de l'Empire. On y vantait aussi la bravoure des Vendéens.

par obéissance à cette loi dont il écrira, dans ce caprice dramatique, *Quitte pour la peur*, « cette loi que je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur », voici qu'il se promettait de rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, — promesse qu'il tint pendant dix-huit ans, avec « une constance de lévrier ¹ ». Il avait beau écrire dans son *Journal*, le 21 août 1830 : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête... », son cœur lui donnait encore une consigne : celle de la fidélité la plus belle, de la fidélité à un pouvoir déchu, dont on ne saurait plus rien attendre. Raffinant sur le point d'honneur, il croyait qu'on ne pouvait servir deux maîtres, même successivement ².

III. — LA VIE PHILOSOPHIQUE (1830-1863).

Au moment de « la curée », quand les héros des « trois glorieuses » voyaient s'allonger fantastiquement leurs listes, il organisait une compagnie de la garde nationale, et dans une revue au Champ-de-Mars, il commandait « assez militairement le 4^e bataillon de la 1^{re} légion ». Le roi Louis-Philippe l'en félicita ³. Certains n'auraient point laissé échapper une telle occasion : Alfred de Vigny mit sa fierté à ne solliciter ni faveur ni place.

Il avait d'autant plus de mérite à ce désintéressement qu'il était pauvre. « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. » Cette pauvreté qu'il cacha toujours, et contre laquelle il lutta avec une longue vaillance, fut à coup sûr, avec sa mauvaise santé, parmi les causes latentes de sa tristesse. Ces soucis mesquins, ces inquiétudes toujours renaissantes, il les cachait même à sa femme, même à sa mère.

Sa conscience parlait haut. Ce gentilhomme stoïcien goûtait d'âpres satisfactions. Peut-être se répétait-il à lui-même cette pensée de La Bruyère, qu'il avait fixée comme épigraphe au chapitre xvi de *Cinq-Mars* : Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des

¹ *Mémoires inédits*, cités par M. E. Dupuy.

² L'attitude de Vigny à l'égard de la branche aînée déchuée a plus d'un rapport avec celle de Chateaubriand ; — plus simple, plus discrète, moins théâtrale, elle nous paraît plus belle.

³ *Journal d'un poète*.

charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les *affaires*.

« Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Alors commença l'époque « la plus philosophique » de sa vie. A une première « élévation », *Les Amants de Montmorency*¹, écrite le 27 avril 1830, mais publiée seulement le 1^{er} janvier 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, succédait *Paris*², où le poète penseur méditait sur la religion de l'avenir, sur le bouillonnement tumultueux des idées neuves, après la Révolution de 1830. Il partage son admiration entre l'abbé de Lamennais, les disciples de Benjamin Constant et les novateurs qui rêvent de réaliser l'Age d'or industriel de Saint-Simon. Loin de railler les tentatives hardies, il s'y intéresse passionnément, car il sait que chercher la vérité, c'est déjà l'avoir trouvée. « De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. » Hugo l'écrira à Jersey, en juillet 1853³; en 1830-1831 déjà, gagné par l'*humanitarisme*, Vigny allait vers la démocratie, résolument⁴. Toutefois, partisan de l'ordre et de la discipline, il réprouvait la démagogie, n'attendant rien que des moyens légaux et du pouvoir des idées, enfermées par le poète dans de graves symboles.

Vers le même temps, « l'ouvrier en livres » publiait dans la *Revue des Deux Mondes* les *Consultations du Docteur Noir* : les trois épisodes, *Gilbert*, *Chatterton*, *André Chénier*, formeront le livre intitulé *Stello*. Œuvre étrange, qui fait penser à Sterne et à Hoffmann le fantastique, où le poète confesse ses peines de penseur. Ces Nouvelles poignantes arrachèrent au lecteur des larmes de commisération pour le sort lamentable des

¹ Voir sur ce sujet, dans la *Revue Bleue* du 27 mai 1911, *Les Amants de Montmorency*, d'A. de Vigny. Nous montrons comment d'un banal *fait divers*, le poète tira une *Elévation*.

² Daté du 16 janvier 1831, parut in-8° chez Ch. Gosselin, au printemps de cette année.

³ Nouvelle préface des *Odes et Ballades*.

⁴ Cf. Dorison, *A. de V., poète philosophe*. — Sur le revirement littéraire de l'*art pur* à l'*humanitarisme*, de l'*art pour l'art* au romantisme symbolique, à tendances sociales, voir Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, II, 322.

« parias intelligents », également oubliés ou sacrifiés sous tous les régimes.

Le 25 juin 1831, Vigny faisait représenter sur le second Théâtre-Français (Odéon), un drame, sorti de la même veine historique que le roman de *Cinq-Mars* : *La Maréchale d'Ancre*, sa première œuvre originale sur la scène. Partout on devait y voir la main de la Destinée. Drame inégal, — dont le V^e acte paraît un des plus beaux fragments que l'on puisse citer de notre théâtre, — drame lent et compassé, qui fait regretter la fougue lyrique et la fantaisie des meilleures pièces de V. Hugo, drame qu'il faut avoir lu, et de près, si l'on veut connaître l'âme de Vigny ; on y retrouve les idées maîtresses de sa politique et de sa philosophie. *La Maréchale d'Ancre* ne fut pas un succès ; l'auteur eut, en outre, le regret d'en voir tenir le premier rôle par une autre que M^{me} Marie Dorval, cette grande actrice, passionnée et tragique, qu'il admirait tant et qu'il devait aimer. Ce fut elle du moins qui jouera un charmant proverbe en un acte, audacieux comme un conte du XVIII^e siècle, *Quitte pour la peur* (30 mai 1833). C'est pour elle encore qu'il composera l'admirable rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*. On sait assez combien Vigny souffrit de sa passion, dans cette liaison, où il avait eu la faiblesse de chercher « le charme romanesque absent de son morne foyer. » (E. Dupuy.)

Mais une douleur autrement poignante et profonde — combien plus avouable et plus noble ! — allait faire saigner son cœur — son cœur de fils. Au début de 1832, M^{me} Léon de Vigny avait été frappée de paralysie ; le 6 mars 1833, le mal la terrassait de nouveau. « Aujourd'hui, lit-on dans le *Journal d'un poète*, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. »

Après la nuit d'angoisses du 17 au 18 mars, que Vigny passa debout, près du lit de sa mère, il trouve effrayant, au jour, le visage de celle qu'il vénérât et admirait plus que personne au monde. « Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle... J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant. » La nuit affreuse du 19 mars nécessite une nouvelle saignée : « Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie,

cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère ; c'est un supplice comparable à la roue. » Pendant quatre ans — M^{me} Léon de Vigny mourut à quatre-vingts ans passés — la piété filiale du poète s'accrut de l'ardeur de son dévouement et de la grandeur de ses muets sacrifices. Car à l'affreuse tristesse de voir sombrer l'intelligence mère de la sienne, venaient s'ajouter dans le cœur et la tête de ce fils des soucis et des inquiétudes de toute sorte. Jamais peut-être il ne maudit davantage sa pauvreté que dans ces années de gêne dissimulée qui vont de 1833 à 1837. « La richesse est un besoin de tous les jours », chantait-on dans les vaudevilles d'Ancelet, cet ami de Vigny ; combien l'écrivain sans fortune, décidé, en tout cas, à ne jamais faillir à sa muse, dut regretter le patrimoine de ses ancêtres, ou tout au moins envier la richesse de telle branche de sa famille. Trop fier pour rien demander aux Bunbury ou pour faire appel à tel de ses parents ¹, il ne compta que sur sa propre économie et sur sa plume. La pauvreté, cette inspiratrice austère ou audacieuse, lui dicta deux chefs-d'œuvre : *Servitude et grandeur militaires*, *Chatterton* ². Sa Muse cependant se taisait. Il s'en prenait à Dieu des souffrances et de la déchéance mentale de sa mère. A voir la Destinée s'appesantir cruellement sur une âme juste, digne à ses yeux de toutes les félicités, son pessimisme se faisait plus amer ; plus d'une fois la malédiction païenne dut monter à ses lèvres de contempteur des dieux.

Les compensations d'ailleurs ne lui faisaient pas défaut : ne gardait-il pas plus d'un ami fidèle ? Les jeunes écrivains : Roger de Beauvoir, Boulay-Paty, Xavier Marmier s'adressaient à lui avec respect et avec confiance. L'auteur de *Chatterton* restait le recours suprême de plus d'un naufragé. Sa fameuse « tour d'ivoire » qu'il interdisait jalousement aux profanes, s'ouvrait pour les âmes d'élite qu'il savait distinguer. Depuis le mois de mai 1833, le poète était chevalier de la Légion d'hon-

¹ Sur le frontispice d'un livre, minable d'apparence, Alfred de Vigny avait noté vers la fin de sa vie « M^{me} de Saint-Pol, ma tante me donna ce volume un jour, seul présent que j'aie reçu d'elle ». Et cette tante était fort riche.

² *Laurette* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1833 ; *La Veillée de Vincennes*, le 1^{er} avril 1834 ; *La Vie et la Mort du capitaine Renaud*, le 1^{er} octobre 1835. — *Chatterton* fut joué au Théâtre-Français en février 1835.

neur, et voici que le 7 décembre 1837, M. de Jennison, ambassadeur de Bavière, venait lui demander comme un service de bien vouloir correspondre avec le prince royal de Bavière. « D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? » écrivait avec fierté le poète dans son *Journal*. De sa tristesse profonde et de ses soucis, il se divertissait en lisant. Volumes, revues, journaux, il feuilletait tout, méditant longuement sur les pages graves et riches d'idées, notant minutieusement tel détail frappant ou telle pensée suggérée par la lecture. Les fragments édités par Louis Ratisbonne sous le titre de *Journal d'un poète* laissent deviner l'intérêt qu'offrirait la publication intégrale des carnets de Vigny. Lentement, dans le silence, se préparaient les *poèmes philosophiques*.

Parfois un triste pressentiment s'emparait du poète. Un samedi de décembre 1837, il était auprès de sa mère. « Elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers...

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? Je me sauvai, sentant que je pleurais trop. »

Bientôt le poète pleurait sur un cercueil¹, désolé à jamais, maintenant qu'il avait « fermé les yeux des premiers amis que nous ayons dans ce triste monde ». Dans une crise profonde de mysticisme et de croyance, après l'agonie et la mort de cette mère bien-aimée, il se tourna vers le Dieu de son enfance : « Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. » Il terminait l'année funeste sur ces lignes : « Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant ! » Désormais il se dévouerait sans réserve à « la seule amie » qui lui restait, à son épouse... Il oublierait Dalila.

¹ M^{me} Léon de Vigny mourut le 19 décembre 1837.

Retiré dans sa gentilhommière du Maine-Giraud, il reçoit la nouvelle de la mort de son beau-père, le 7 novembre 1838. Pour défendre les intérêts de sa chère Lydia, il dut bientôt partir pour l'Angleterre (novembre 1838-fin avril 1839). Le séjour lui laissa d'excellents souvenirs ¹ : un médiocre accommodement allait terminer les affaires dont il avait posé les jalons.

De retour à Paris, le poète y devait rester jusqu'à la Révolution de 1848. Rêvant, caressant bien des projets, rajoutant quelques touches légères de couleur locale à *Cinq-Mars*, il n'avait guère donné au public, en dehors de l'édition de ses œuvres complètes (1837) qu'une lettre : *De M^{lle} Sedaine et de la propriété littéraire*, et qu'une petite page de vers médiocres : *La Poésie des nombres* (1841). Aussi, malgré les six échecs qu'elle lui réservait, sa candidature à l'Académie posée en janvier 1842, fut-elle une heureuse initiative. Elle l'obligea, pour confirmer ses titres, à rompre son silence. Lentement, gravement, le cortège des *Poèmes philosophiques* allait quitter le seuil de la tour d'ivoire. Du 15 janvier 1843 au 15 juillet 1844, paraissaient *La Sauvage* — discret hommage à Tocqueville et à Chateaubriand —, *La Mort du Loup* — chef-d'œuvre puissant —, *La Flûte*, *Le Mont des Oliviers*, *La Maison du Berger* ².

« J'ignore entièrement l'art d'intriguer, écrivait, le 9 avril 1842, le poète, qui replaçait son espoir dans sa Muse, mais celui d'écrire me tient fort au cœur, et j'y passe une partie de chaque nuit. Des Poèmes nouveaux et d'autres livres de moi ne tarderont pas à paraître. J'espère qu'ils mériteront encore l'estime ³... » Sans doute fut-il un peu déçu de voir passer inaperçues des œuvres dont il espérait beaucoup. Après avoir lu *La Sauvage*, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier : « De Vigny a reparu dans la *Revue des Deux Mondes* par des vers tirés et figés : cela réussit peu, on aime peu les vers pour le quart d'heure, que quelques-uns de Musset... » Et Musset se plaignait amèrement de l'indifférence du public...

Ses derniers vers suscitèrent si peu d'enthousiasme que Vigny vit entrer avant lui sous la coupole Patin, Ballanche, Pasquier, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Méri-

¹ C'est à Londres que Vigny fit connaissance de sa cousine puritaine M^{lle} Camilla Maunoir, avec laquelle il devait entretenir une correspondance d'un rare intérêt.

² Toujours dans la *Revue des Deux Mondes*.

³ Cf. E. Dupuy, A. de V. II, 110.

mée. Ses visites de candidat ne lui laissaient pas que d'agréables souvenirs. Elu enfin, le 8 mai 1845, il s'attira, le 29 janvier 1846, par un discours un peu long et, il faut l'avouer, un peu maladroit, une réplique *hostile* et *malveillante* de M. Molé, — blessure qu'il n'oublia jamais. Une fois dans la place, il s'acquitta avec une fierté scrupuleuse de ses fonctions académiques : patron actif et dévoué des talents ignorés, il exerça une heureuse influence. Qui ne sait, par ailleurs, qu'il soutint avec obstination la candidature d'Alfred de Musset ? Il fit manquer une élection en lui conservant sa voix irréductiblement.

Retranché dans sa discrétion hautaine, il tint sans défaillance la ligne de conduite que Manzoni traçait noblement en 1806, dans le poème qu'il publiait à Paris : *Sur la mort de Carlo Imbonati* : « Sentir et méditer, savoir se contenter de peu, avoir toujours les yeux fixés au but, se conserver purs la main et l'esprit, connaître le monde juste assez pour le dédaigner, ne s'asservir à personne, ne jamais pactiser avec les indignes, ne trahir jamais la vérité sainte, ne jamais dire un mot qui puisse être interprété comme une louange au vice ou comme un sarcasme à la vertu. » Il vécut en pontife de l'intelligence et de l'art, de plus en plus grave et triste, se consolant en répétant avec conscience le mot de *René* sur les poètes : « Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. »

Sa tristesse incurable s'exaspérait souvent, « Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie... » Il le notait en 1829. « Sa parole, écrit le poète J. Autran, était une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie ¹. » Comme déjà dans *Stello*, il renchérisait sur *Le serpent et la lime*, à toute occasion, et n'épargnait guère ces « esprits du dernier ordre » acharnés sur les beaux ouvrages : il détestait les critiques. Aussi sceptique sur le talent des hommes politiques que P.-L. Courier sur le talent des hommes de guerre, non content de garder rancune à M. Molé, il en voulut toujours un peu à quiconque ne l'avait pas hautement désavoué ou blâmé. Intellectuel, qui proclamait, dans une lettre adressée à un fils de roi, — à Maximilien de Bavière, — l'intelligence, « Reine du monde actuel ² », il protestait en son cœur

¹ *Œuvres complètes*, VII, Le lac de Côme.

² 17 septembre 1839. — C'est ce que disait déjà le pamphlétaire Timon (M. de Cormenin) dans ses *Études sur les orateurs parlementaires* : « La civilisation a changé de courant. L'épée a cessé d'être

contre le régime censitaire. Il écrivait à Quinet le 27 août 1844 : « Toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du Docteur Noir et le cœur de Stello vous répondront à la fois. »

Viennent les journées de février 1848, il s'applaudira de la victoire. « Bientôt, écrivait-il, j'imprimerai mes pensées entières, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent. » Mais il voulait le « maintien de l'ordre » et ses craintes à ce sujet purent paraître assez fondées. Songeant à l'action, il pensa se faire envoyer à Londres comme ambassadeur de la République ; puis, voyant que l'avenir de la France dépendrait de l'Assemblée nationale, il tenta de recevoir des électeurs charentais le mandat de député. Sa candidature de gentilhomme-poète, posée de Paris, recueillit peu de suffrages. Effrayé, comme tant d'autres, par le spectre rouge, il se rallia assez vite à l'Empire et parut aux fêtes de Compiègne. On lui a prêté l'ambition de devenir gouverneur du Prince impérial. « Il n'était pas courtisan, écrit Lamartine, mais il pouvait aspirer tout bas à un rôle historique. »

Retiré le plus souvent au Maine-Giraud, garde-malade tendre et patient de sa « chère Lydia ¹ », dont la santé précaire l'inquiétait toujours davantage, à peine rompait-il son silence pour affirmer sa foi en la destinée des idées, le 1^{er} février 1854, dans *La Bouteille à la mer* ². Le succès lui venait maintenant : dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler : « Je suis surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches... » (1852.) Il sentait que son nom ne périrait pas. Il pouvait entonner son hosanna à *l'Esprit pur*, — la dernière religion de cet incroyant. La mort de M^{me} de Vigny l'avait cruellement frappé, en décembre 1862. Miné lui-même par un cancer à l'estomac, il ne devait pas lui survivre longtemps.

la souveraine et unique maîtresse des empires... Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

¹ M^{me} V. Hugo écrivait à Sainte-Beuve le 31 avril 1864 : « J'ai lu et relu votre étude sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai... Toutefois, il me semble que vous n'avez pas rendu justice aux vertus de famille de M. A. de V. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants... »

² *Revue des Deux Mondes*.

Jusqu'aux heures de l'agonie, il subsista tout entier : idées et sentiments. « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. » En traînant son corps délabré, toujours énergique, il répétait cette « vérité d'Epictète ». Le 17 septembre 1863 s'éteignit l'immortel poète des *Destinées*. Paix à ses derniers moments ¹ !

Alfred de Vigny légua à son « frère d'armes » Guillaume Pauthier de Censay son épée d'académicien, au poète Louis Ratisbonne, son ami fidèle des dernières années, la propriété littéraire de toutes ses œuvres, à M^{me} Lachaud, née Louise-Edmée Ancelot, qu'il aimait comme il aurait aimé sa fille, tous ses biens meubles et immeubles.

En 1864, paraissait le recueil posthume des *Destinées*, *Poèmes philosophiques* ; trois ans plus tard le *Journal d'un poète*. Depuis, la renommée d'Alfred de Vigny n'a fait que s'accroître. Des grands romantiques, il reste le plus cher peut-être à la conscience moderne.

IV. — L'ARTISTE ET L'ÉCRIVAIN.

L'originalité incontestée d'Alfred de Vigny, c'est l'expression symbolique d'une pensée pessimiste, — son pessimisme généreux prêchant la pitié et mettant sa foi dans l'idée.

Profond penseur, génie créateur de poésie, artiste d'une rare puissance, l'auteur des *Destinées* fut un artisan de vers bien inégal... Et pourtant certaines de ses strophes, telle de ses pages resteront à jamais comparables, et préférables aux plus purs chefs-d'œuvre.

A en croire Vigny, Sainte-Beuve s'était trompé « en voulant entrer dans les secrets de sa manière de produire ». D'ailleurs « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. » Et le poète, dont la tête était forcée, « pour concevoir et retenir les idées positives », de les « jeter dans le domaine de l'imagination », choisit des comparaisons assez diverses pour exprimer la nature de son talent.

« Je conçois tout d'un coup un plan ; je perfectionne longtemps *le moule de la statue* ; je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, *je ne laisse pas refroidir la lave un moment...* » Le poète ne prend-il pas son désir pour une réalité ? Volcan aux éruptions courtes et rares ², aux coulées in-

¹ Cf. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, VII, p. 114, et surtout au tome II de l'étude de M. E. Dupuy, p. 370 et 418 sq.

² Dans sa jeunesse pourtant, Vigny improvisait avec une rare facilité.

termittentes ! Trop de soudures patientes et de raccords visibles se distinguent sur ses statues pour les croire fondues d'un seul jet.

« Si vous aimez mes statues, écrivait Vigny à Ch. Farcinet, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur. » (14 juillet 1851).

Comparaison n'est pas raison, mais c'est ainsi qu'on doit imaginer le poète des *Destinées*. Sculpteur de symboles, modelleur de fictions choisies, il se détache de son œuvre pour y revenir, le ciseau et le polissoir en mains. Artiste conscient, réfléchi, dont l'intelligence toujours présente compose et dispose les poèmes, manifestations symboliques de l'idée.

On se rappelle les conseils qu'il donnait à Emile Péhant : « Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclore, et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. » Ainsi procédait, lui tout le premier, ce « moraliste épique ».

« Si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique. » La poésie n'est point un badinage, c'est « l'expression pure de la pensée ». Confiant dans la puissance des idées, le penseur doit mener le monde ¹. Mais comment communiquer les pensées que ses méditations solitaires lui ont fait découvrir, sinon en les incarnant dans l'Écrit, par la poésie, « art des graves symboles ² » ?

Laissant les lyriques épandre dans leurs vers l'effusion de leur cœur, Vigny enveloppe dans un symbole épique ou dramatique les idées trop abstraites pour être comprises sans image, trop hardies pour être exposées à découvert.

Impersonnel, il a plaisir à l'être. Par une pudeur de nature et d'habitude, il « couvre son moi » et préfère le « détour épique » à l'expression directe du lyrisme. Qu'on ne s'y trompe pas ! Il n'est point de confiance plus sincère des sentiments intenses et contenus qui font battre son cœur que tel poème philosophique. Ecrire et publier *La Mort du loup* le soulageait comme une « saignée. »

¹ Sur le poète, « homme élu..., homme unique, homme nécessaire... » voir une page enthousiaste de Sainte-Beuve, à la date du 27 décembre 1830. (*Premiers lundis*, II, 22.)

² Le symbole fleurit chez Ballanche, comme chez Lamennais. (Cf. *Paroles d'un croyant*, VII : « Un homme voyageait dans la montagne... »)

Son expérience personnelle et sentimentale, il l'intellectualise et la généralise. Comme nos grands classiques, du réel il dégage *le vrai de l'art*, le vrai idéal, du particulier l'universel. Pour s'être senti seul, il crée *Moïse*, symbole puissant de la solitude du génie. Déçu par l'amour coupable, trompé par une Dalila, il s'élève dans *La colère de Samson* jusqu'à la loi pessimiste de la vie humaine.

Aussi bien ce symbolisme convient à son imagination, vigoureuse, mais peu féconde, capable de prêter un singulier relief à une image choisie, d'en montrer les différents aspects, plutôt que d'évoquer une suite d'images successives. Telle remarque critique sur Antoni Deschamps montre qu'il savait saluer des mérites différents des siens. Ce sont « des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ ¹... » Lui, au contraire, se complaît dans l'image une fois choisie. Dans son cerveau, cette image « se développe, s'assimile tous les éléments qui peuvent la compléter, s'organise, devient une réalité vivante. » (G. Lanson.) Elle mûrit, fruit divin de la poésie éternelle.

Si le poète sait le vrai mérite de ses œuvres : « une pensée philosophique » y « est mise en scène sous une forme épique ou dramatique », il prétend même à la priorité dans le genre. Dans quelles mesures cette prétention était-elle fondée ?

La poésie pseudo-classique ne lui montrait-elle pas le chemin ? Certaine école de mythologues tirait de la Fable des leçons symboliques. L'*Allégorie*, cette sœur de l'ancienne rhétorique, florissait au temps où le futur poète faisait ses études. Les majuscules, auxquelles il tenait spécialement ², décèlent un goût traditionnel pour les personnifications. Ne gardait-il pas à portée de la main, comme Musset, d'ailleurs, le *Dictionnaire de la Fable*, de Noël ?

Chateaubriand avait remis en honneur la Bible. Que de symboles semait dans ses versets l'imagination puissante et simple des prophètes hébreux ! Les paraboles évangéliques s'imposaient au poète comme de saisissants et d'inimitables modèles ³.

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de V.*, I, 165.

² « Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes *majuscules* », écrivait Vigny au directeur d'une *Anthologie*, le 15 mars 1862. (Cf. M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.)

³ Cf. *Eloa* :

Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole
Ou du Samaritain disait la parabole...

Les mythes de Platon, comme les comparaisons épiques dont la tradition allait d'Homère à Byron, en passant par Virgile et Dante, avaient pu montrer à Vigny la voie où il s'était résolument engagé. Mais c'est à son initiative qu'est due la renaissance au XIX^e siècle de la poésie symbolique.

Rien de plus instructif pour qui veut se représenter l'activité intellectuelle de Vigny que les projets de poèmes publiés dans le *Journal d'un poète* par Louis Ratisbonne. « Plusieurs des pièces esquissées dans ses albums sont certainement plus belles à l'état de projet qu'elles ne l'eussent été après exécution ; elles laissent d'elles une plus grande idée. » Ce jugement un peu surprenant de Sainte-Beuve vient confirmer une indication de Vigny sur lui-même : « La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète*. » Au fil de sa méditation, au cours de ses lectures, le poète, qui a « résolu d'exprimer en vers » telles idées qui le hantent, trouve une image qui lui semble bonne pour porter la pensée, susceptible d'une saisissante signification morale. Immédiatement il la note.

Rien ne naît de rien. « Inventer, n'est-ce pastrouver, *inventer*. » (*Journal*). Le don de déceler l'image, la métaphore, qui, soigneusement suivie, patiemment filée, se transfigurera en symbole révélateur d'une idée morale importante ou salutaire, n'est-il pas déjà comme une faculté de création ? « Ce n'est là, dirait Vigny de cette chasse aux images, qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé : c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même ¹. »

Si la chrysalide de l'image prend par degré les ailes du symbole, c'est grâce à la magie de l'artiste. Rien ne remplace le coup de pouce du génie pour faire d'un *fait* une *fiction*. Vigny ne l'a pas assez dit : « Formé à demi par les nécessités du temps, un FAIT est enfoui tout obscur et embarrassé, tout naïf, tout rude, quelquefois mal construit, comme un bloc de marbre non dégrossi ; les premiers qui le déterrent et le prennent en main le voudraient autrement tourné, et le passent à d'autres mains déjà un peu arrondi ; d'autres le polissent en le faisant circuler ; en moins de rien, il arrive au grand jour transformé

¹ *Réflexions sur la vérité dans l'art* (en tête de *Cinq-Mars*).

en statue impérissable. » C'est oublier l'artiste : si l'œuvre doit porter un nom, c'est celui du statuaire, dont le ciseau a taillé le chef-d'œuvre.

« N'est-il pas évident que les poètes, dignes de ce nom, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Leconte de Lisle, sont précisément ceux qui prennent, n'importe où, le bois dont ils feront leur construction et que ce bois n'est pas toujours coupé dans la forêt, qu'il a servi, plus d'une fois, à des constructions antérieures ? Le mérite de ces poètes est de démolir la bicoque qu'ils dévalisent ; il est surtout d'apercevoir des matériaux là où la foule des lecteurs, avant ou après eux, n'avait rien vu, ne verra rien à ramasser, et à remettre en œuvre. ¹ »

Un exemple précisera. Feuillotez les *Odes* d'Horace, vous y trouverez cette image rapide et saisissante, jetée en passant dans une invective contre l'avidité et le luxe des Romains.

Campestres melius Scythae,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt.

« Mieux vaut, dans leurs steppes, la vie des Scythes, qui roulent sur un chariot leur maison errante... » (*Odes*, III, 24.) Ni J.-B. Rousseau, ni Lebrun, maîtres experts en l'art du vers, ne conservèrent ce trait pittoresque dans leurs imitations de l'Ode. Paul-Louis Courier, ce Grec de France, s'amuse à comparer sa vie de soldat à l'existence nomade des Scythes (1799). Mais Chateaubriand, en passant, avait déjà fait un sort à l'évocation des Scythes. Dans *l'Essai sur les révolutions*, il rêve d'une Scythie pastorale, idyllique : « Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants il émigrerait [le Scythe] à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau ². »

« Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel, etc. »

« Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours !... »

S'imitant et se surpassant lui-même, Chateaubriand prête la mélancolie d'un rêve semblable à Velléda, dans *Les Martyrs*. Vigny s'en souviendra, en émule généreux plus qu'en imitateur.

¹ Remarque que nous empruntons à M. Ernest Dupuy.

² Cf. *Essai sur les Révolutions*, éd. Ladvocat, 1836, in-8°, I, 284. Vigny n'avait pas attendu cette réimpression pour le lire.

Non content de « jouter avec l'original », selon le mot de Boileau, il confère à la poétique rêverie une valeur incomparable, l'élargit avec une hardiesse inattendue, fait de la maison roulante du berger le symbole d'un poème philosophique — d'unité laborieuse peut-être — mais d'un charme unique et d'une rare profondeur.

Dans l'*Esprit pur*, Vigny renouvelle définitivement un lieu commun cher à la fierté des poètes ? C'est l'*Exegi monumentum* d'Horace, c'est *Apollon à portes ouvertes* de Malherbe. A Destouches disant : « Le mérite tient lieu des plus nobles aïeux », Gilbert répondait, tout roturier qu'il fût :

Honteux de devoir quelque chose à mon sang,
j'eusse

Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même ¹.

Plus fièrement résonne l'Hosannah qu'adresse le poète des *Destinées* à la Pensée.

Le symbole de *la Bouteille à la mer*, vous en cherchez vainement le germe dans *La Navigation* d'Esménard ; vous le rencontrerez par hasard, timidement évoqué dans le *Libre d'amour* de Sainte-Beuve — où vous regretterez l'enthousiasme qu'anime telle page de l'*Hermès* d'André Chénier. Il était réservé au méditatif descendant des Baraudin, au parent de Bougainville de donner à l'image, si parfaitement fondue avec l'idée, sa beauté saisissante et sa portée suprême.

Que Vigny puise l'inspiration chez Chateaubriand, chez M^{me} de Staël, chez J.-J. Rousseau, chez André Chénier, chez Byron ou chez tel autre, il fait honneur à qui il emprunte. Que de choses il leur fait dire auxquelles ils n'ont jamais pensé ?

Sainte-Beuve lui reprochait de faire un drame, dans *Cinq-Mars*, de la vie. Auguste Barbier saluait en lui « un dramatique », et à juste titre, car il met le symbole en action. « La pauvre petite *Bouteille*, qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine, est l'héroïne du poème autant que le brave *Capitaine* », écrit le poète lui-même. Nous suivons avec passion les péripéties de sa destinée. Sans démasquer prématurément son but, le poète philosophe nous suggère dès l'abord l'idée intérieure, le sens caché de la pièce. Par d'intéressants

¹ Gilbert, *Le poète malheureux*. — M. G. Ascoli a trouvé dans la correspondance inédite de Mathieu Marais une pensée qui pourrait être l'épigraphe de l'*Esprit pur*. (*Revue du XVIII^e siècle*, 1913, n° 2.)

symboles accessoires — un peu trop ingénieux, trop énigmatiques peut-être, — il nous fait penser. Son art réfléchi, *intellectuel*, nous prend par son intensité merveilleuse et donne à la pensée son maximum de solidité et de condensation. Aussi se prend-on à redire :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur...
Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !...
Diamant sans rival ¹...

De cette poésie philosophique, les beautés impérissables ne vont point sans défauts. Froideur, prosaïsme, subtilité, obscurité même, guettent le génial artisan de symboles. Dans la lente et patiente élaboration de « l'œuvre d'avenir », il s'attarde parfois à des allégories surannées. Que d'énigmes dont il ne donne pas le mot ! D'avoir vécu solitairement avec ses pensées, il les suppose à tort familières au lecteur, qu'arrête, ici un raccourci trop hardi, là une allusion peu transparente, là une impénétrable obscurité. Le passage trop brusque du sens symbolique au sens réel déroute un instant l'admirateur de la *Maison du Berger*. Des *chassés-croisés* de symboles, la fusion d'images différentes, les disparates de telle stance, plusieurs fois remise à l'enclume, déparent *La Bouteille à la mer*, ce chef-d'œuvre.

Vigny dédaignait trop les improvisateurs pour ne pas les avoir enviés quelquefois. Sa méthode semble aux antipodes de la leur : il réfléchit et médite trop, il se tourmente lui-même, dans son désir de trop signifier, de sculpter ses paroles dans le bronze, de graver pour l'éternité des oracles. Son imagination, « arrangeuse systématique » (Sainte-Beuve), impose à la réalité la forme de ses rêves. En quête de symboles, elle fausse le réel ailleurs que dans *Cinq-Mars* et dans *Stello*.

Par exemple, méditant sur la mort de Bisson, l'héroïque enseigne de vaisseau, — oublié dans son grade obscur par la Restauration — l'homme d'action résolu qui se fit sauter sur le *Panayoti*, en rade de Stampalia, il veut à toute force en faire un penseur, un « savant officier ». Le Bisson de l'histoire, qui se tient sur ses gardes, l'œil ouvert, en vrai marin, est plus beau que ce rêveur qui s'endort, bien qu'à son réveil, il meure en brave ². Sans doute, « l'homme moderne en France... est

¹ *La Maison du Berger*.

² Cf. p. 296.

actif et savant », mais à quoi bon, par souci de trop prouver, compromettre ainsi la pensée ?

Mais personne n'a le droit de condamner tel *poème à faire*. Le talent de réalisation du poète, qui a tiré le *Cachet rouge* d'une mince anecdote du *Journal*¹, autorise à supposer que telle ébauche se serait transformée en chef-d'œuvre, si sa Muse avait voulu.

Mais la Muse de Vigny chantait à ses heures d'inspiration, puis, pendant des années, elle gardait un obstiné silence. Pourquoi ces beaux *poèmes à faire* ne l'ont-ils pas tentée ?

Comment expliquer la rareté des poèmes de ce penseur d'une originalité singulière ? Par sa santé précaire ? C'est vite dit. Par les tristesses profondes qui ont assombri sa vie de gentilhomme pauvre et de perpétuel garde-malade ? Mais c'est au temps de ses plus cruelles douleurs, de ses plus graves embarras qu'il écrivit — en prose, il est vrai, — *Chatterton*, comme *Servitude et grandeur militaires*. Par l'écart dont il souffrait d'avoir conscience entre sa puissance de conception et l'imperfection de ses facultés réalisatrices ? Plutôt.

Instruction première à peu près manquée — Hugo et Musset seront au rebours de brillants élèves, — possession imparfaite des artifices du métier, hésitation perpétuelle dans le choix des modèles, voilà ce qu'on ne saurait oublier. Il nous avoue combien de temps lui demandait une rime ; certaines gaucheries n'ont pas besoin d'être soulignées pour arrêter au passage. La complication de bien des vers laisse deviner une difficile élucubration sous « la lampe bleuâtre ». Que dire d'un poète qui, ayant fait *Moïse*, s'attardera à *Madame de Soubise*, sinon qu'il cherchait encore sa voie longtemps après l'avoir trouvée ?

Par bonheur, il sut se garder des outrances d'école et de tout exclusivisme. La noblesse, la dignité de l'expression, il les tient de Racine, de Voltaire, — et aussi de Delille. Pour telle licence de prosodie et de versification, il s'autorise des maîtres d'autrefois, citant les *Plaideurs* et les *Fâcheux*, quand il discute *forme, vers brisé, récitatif, hiatus, enjambement*.

¹ « Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : « Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur de Taïti. — Sur la ligne. — (Sic.) Le passager lui dit : « Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter. » Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. « Feu ! » Il le fait fusiller. »

Né cinq ans avant Hugo, quatorze ans avant Musset, il reçut pleinement l'empreinte de la littérature pseudo-classique. Il y a du Millevoye ¹, mais il y a aussi du Lebrun chez lui. (Relisez l'*Ode sur le vaisseau le « Vengeur »*.) Volontiers il redirait après Rivarol que « la poésie doit toujours peindre et ne jamais nommer ». Il n'abuse pas seulement de périphrases, gentillesses ou tours de force, mais de fausses élégances, d'expressions usées ou clichées. Dans la *Maison du Berger* encore, il se souviendra inconsciemment peut-être, de ces deux vers de Lebrun :

Ici l'émail des fleurs, l'or des épis flottants,
L'émeraude des prés, et l'argent des fontaines ².

Il donnera dans le genre troubadour, florissant encore au temps de la Restauration, où l'on versifiait sans relâche *La Gaule poétique* de Marchangy, où Ancelot faisait applaudir son long poème *Marie de Brabant*.

Si Vigny garde des vrais classiques le souci de la composition sévère et des proportions calculées, il imitera les reprises, les rappels du classicisme finissant, et même les refrains des romances de l'Empire.

Rendons à des auteurs bien oubliés aujourd'hui le mérite d'avoir indiqué au grand poète tel procédé dont il tirera de si heureux effets. Dans son ode la plus fameuse, Lebrun-Pindare ne chantait-il pas :

Mais des flots fût-il la victime
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir ³.

Ouvrez le petit *Almanach dédié aux Dames* que date la pièce liminaire : *Anniversaire du roi de Rome*. La poétesse nantaise Mme Dufrenoy n'a garde d'omettre un refrain quatre fois répété :

L'auguste anniversaire appelle tous les cœurs ;
Touchons la lyre d'or, couronnons-nous de fleurs.

¹ Cf. *Les Origines littéraires d'Alfred de Vigny dans la Jeunesse des romantiques*.

² Lebrun, *Odes*, V. 4. — *La Maison du Berger*, v, 37.

³ *Le Vengeur*, *Odes*, V, 10. — On a voulu fort ingénieusement voir dans *la Neige*, *le Cor*, *la Frégate « la Sérieuse »* des souvenirs de balades anglaises, faute de connaître la poésie du classicisme finissant.

C'était si bien le goût du jour que M. Leprévot-d'Iray — le même qui, plus tard, vicomte, gentilhomme de la Chambre, sera préféré à Paul-Louis Courier par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — commence et termine son « idylle » : *Le Jardin d'amour*, par le même huitain exactement repris. Vigny n'inventait donc rien dans la disposition de ses ballades : *Le Cor* et *la Neige*. Il avait seulement plus de talent que ces auteurs goûtés en leur temps, puis justement oubliés.

Heureusement, en romantique de la première heure, Alfred de Vigny plaçait ailleurs son admiration enthousiaste. Nourri de « la moëlle des lions », il savait par cœur les versets de la Bible. Les poèmes alors connus d'André Chénier lui faisaient rêver la Grèce antique. Il puisera à ces deux sources avec moins de timidité que Millevoye. M^{me} de Staël lui révélera dans l'*Allemagne* les grands maîtres étrangers et l'invitera à les lire et relire. Mais c'est Byron qui exercera sur son âme et sur son goût l'influence la plus dominatrice : le fond et même la forme de ses poèmes en témoigneront hautement ¹.

Au contact de ces œuvres — et de bien d'autres encore — son génie prendra conscience de soi-même et deviendra créateur, créateur puissant à son tour.

Bien que nous n'ayons pas affaire en Vigny à un ciseleur curieux, épris d'un contour savant et d'une fantaisie nouvelle, mais à un penseur qui se sert de la poésie pour exprimer ce qu'il a dans l'âme, on doit se demander quels dons naturels ses sens mettaient au service de son imagination.

Ami de plus d'un artiste, admirateur des grands maîtres de tous les temps, il sait voir, notant la ligne avec sobriété et précision, avec ampleur et netteté. Les images qu'il choisit sont fortes, saisissantes. Les couleurs, en plus de leur valeur propre, comportent dans ses peintures, dans ses portraits, dans ses décors, une signification morale : bonne ou mauvaise, favorable ou sinistre : elles parlent à l'âme.

Musicien sensible à la beauté d'un vocable, au frisson, à l'harmonie des mots, au son évocateur — comme aussi à la physionomie — du mot exotique (*Moïse, le Cor*), il croit au sens profond et symbolique des termes, comme à celui des couleurs. Quelle harmonieuse et prenante caresse que la musique de tels de ses vers, qui chantent à jamais dans la mémoire !

Malgré ces dons précieux et des qualités peu communes, le

¹ Cf. E. Estève, *Byron et le romantisme français*.

poète chez Vigny restait bien inférieur au penseur. Parfois sa pensée revêtait en naissant sa forme définitive, parfois le vers, d'une simplicité gnomique, semble s'être fait d'un jet, mais l'inégalité des pages, parfois des strophes d'un même poème, manifeste clairement les difficultés de l'élaboration. Il dédaignait trop la facilité pour qu'on ne croie point qu'il se « vengeait par en médire ».

Dans une épître familière adressée au comte de Montcorps, sous-lieutenant comme lui au 5^e de la garde à pied, Alfred de Vigny écrivait jadis :

Monsieur, sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit vers *fugitifs* parce qu'ils sont à fuir ¹...

Cela sent l'apologie. Nous y souscrivons pour notre part. Les obscurités de Vigny font penser davantage que les banalités de tel poète facile. Et voici qu'après un vers embarrassé, le sentiment ému triomphe de l'entrave, l'idée enlève l'écrivain, qui bientôt plane dans l'éther bleu, « divin et chaste cygne ».

¹ Cf. Vicomte de Savigny de Montcorps, *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*, Paris, 1904.

AVERTISSEMENT

C'est aux poèmes que nous avons fait dans ce volume classique la plus large part, citant des œuvres en prose surtout ce qui éclaire la pensée du poète ou encore ce qui, faisant connaître son caractère, peut le faire aimer davantage.

Alfred de Vigny n'était tendre ni pour les « préfaciers », ni pour les annotations. Nous ne l'oublions pas ! Pourtant c'est rendre — en toute humilité — hommage à sa mémoire, que de donner de ses meilleures pages un texte correct, et de le traiter, tout actuel qu'il reste, comme un maître d'autrefois.

Nous aurions seulement voulu que ces *Œuvres choisies* fussent plus dignes de ceux dont l'enseignement nous a fait mieux connaître le poète des *Destinées* : MM. Paul Desjardins, Albert Cahen, Mario Roques, Gustave Reynier et Gustave Lanson.

A M. Ernest Dupuy, dont la bienveillance nous a encouragé à assumer la tâche que ses études magistrales sur *La jeunesse des romantiques* et sur *Alfred de Vigny* ont singulièrement facilitée, nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude.

JEAN GIRAUD.

Dieppe, août 1913.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

images, que tous les autres emploient aussi ? Non, il doit être concis ou diffus, négligé ou calculé, prodigue ou avare d'ornements selon son caractère, son âge, ses penchants. Molière ne manqua jamais à donner ces touches fermes et franches qu'apprend l'observation attentive des hommes, et Shakspeare ne livre pas un proverbe, un juron au hasard. — Mais ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'eût pu encadrer le langage vrai dans le *vers épique* de notre tragédie ; ou, s'ils avaient adopté ce vers par malheur, il leur eût fallu déguiser le *mot simple* sous le manteau de la périphrase ou le masque du mot antique.

STELLO

OU LES DIABLES BLEUS (BLUE DEVILS)

Le 15 octobre 1831, la *Revue des Deux Mondes* commençait la publication d'une œuvre du Comte Alfred de Vigny. *Les Consultations du Docteur Noir, Petit fragment d'un gros livre. Première consultation.*

Le 1^{er} avril 1832 paraissait la troisième partie et bientôt après le volume in-8° chez Gosselin et Renduel.

Les conversations philosophiques du poète, souffrant de « vapeurs », — nous dirions de neurasthénie, — tourmenté par les « *diables bleus* », avec le docteur, constituent une œuvre profondément originale. L'imitation de Sterne et d'Hoffmann ne s'y joue qu'à la surface.

« Le poète méconnu, étouffé, ulcéré, que les gouvernements haïssent ou dédaignent, et que la foule ne couronne pas » était devenu pour Vigny un « héros favori » dont il « revendique les douleurs et dont il venge l'angoisse ». (Sainte-Beuve.)

Nous voyons mourir sous nos yeux Gilbert, Chatterton, Chénier. La royauté absolue, la royauté constitutionnelle, la république démocratique, laissent périr de faim ou de misère, quand elles ne le tuent pas, l'être rare qui a reçu le don fatal de poésie. A ces infortunes — que Vigny narre avec complaisance, mais avec infiniment de charme, de passion et de fraîcheur — la Destinée réserve une compensation posthume : l'immortalité du nom.

« Quel est ce Stello ? quel est ce Docteur-Noir ? » se demande Vigny à la dernière page de son livre. « Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment* ? Le Docteur-Noir à quelque chose comme le *raisonnement* ? »

« Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient,

entre eux, agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé. »

UN CREDO

« Etes-vous Poète ? » demande le Docteur-Noir à Stello.
« Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement Poète. »

Stello poussa un profond soupir, et répondit, après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faite du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons, lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit ; de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance ; et lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée ; je crois comprendre toute à la fois l'Eternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix ¹ au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

¹ 1er texte : l'éternité, l'espace, la création... la destinée..., l'illusion, Phénix.

Mais je crois que lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié. (CHAP. VII.)

Le Docteur-Noir raconte à Stello la mort du poète Gilbert (1751-1780), romancée par la légende. Dans *Les plaintes d'un malheureux*, l'auteur du XVIII^e siècle, de *Mon apologie* écrivait lui-même :

Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes
Je veille, je languis par la faim dévoré.

UN GRABAT

Il était à demi couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide¹. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort, sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte, et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise ; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux petites² fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très noble et très belle ; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en ! et qui est comme l'étendard que la Mort plante sur sa conquête. Il serrait dans l'une de ses

¹ Dans *Les Tristes*, par Louis Belmontet (Paris, 1824), on lisait une *Élégie, Gilbert mourant*. Cf. *La Muse française*, réimpression de la Société des textes français modernes, par J. Marsan, p. 288.

² 1^{er} texte : deux fioles.

main sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée, dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutais avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec son enrouement caverneux ; je reconnus la Mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

— Tu viendras donc toujours la même avec tous ? dis-je à la mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent, aux oreilles du mourant, qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah ! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi ; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air en approchant, j'en respire l'odeur fade ; et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes — Te voilà bien, l'Inévitable, c'est bien toi ! — Tu viens sauver cet homme de la douleur ; prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le, sauve-le, je te le donne ; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions en toi, bienfaisante amie !

C'était elle, je ne me trompais pas ; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps ; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit ; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore, dans quelque coupe invisible, une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourants qui vient des entrailles, et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie infortuné convive...

— C'était Gilbert ! s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le Docteur-Noir en souriant d'un seul côté de la bouche ; car il ne put en dire davantage ; son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du Poète. Le bras droit me resta longtemps dans les mains, et j'y cherchais le

pouls inutilement ; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant, ensuite rien ne bougea dans le duvet hérissé de la plume. Je présentai sous sa bouche le verre de ma tabatière, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur. Alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau. (CHAP. XI.)

Dans ce chapitre intitulé *Tristesse et pitié*, Stello médite sur la nuit douce et bienveillante à l'esprit du poète, puis, en vrai romantique, il accuse l'ordre social des souffrances du « paria intelligent ».

[LES HEURES DE LA NUIT]

Paris était plongé dans le silence du sommeil, et l'on n'entendait au dehors que la voix rouillée d'une horloge sonnant lourdement les trois quarts d'une heure très avancée au delà de minuit. Stello s'arrêta tout à coup au milieu de l'appartement, écoutant le marteau dont le bruit parut lui plaire : il passa ses doigts dans ses cheveux comme pour s'imposer les mains à lui-même et calmer sa tête. On aurait pu dire, en l'examinant bien, qu'il ressaisissait intérieurement les rênes de son âme, et que sa volonté redevenait assez forte pour contenir la violence de ses sentiments désespérés. — Ses yeux se rouvrirent, s'arrêtèrent fixement sur les yeux du Docteur, et il se mit à parler avec tristesse, mais avec fermeté :

— Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies, qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : *Qu'as-tu ?*

Jamais je ne les entends avec indifférence quand je me trouve seul, à cette place où vous êtes, dans ce dur fauteuil où vous voilà. — Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes, et les font étinceler de clartés plus vives.

Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent ; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète. Il me semble alors que je suis seul chargé de veiller, et qu'il m'est permis de prendre sur ma vie ce que je voudrai du sommeil. — Certes, cette part m'appartient ; je la dévore avec joie,

et je n'en dois pas compte à des yeux fermés. — Ces heures m'ont fait du bien. Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. Peut-être que le temps, invisible comme l'air, et qui se pèse et se mesure comme lui, comme lui aussi apporte aux hommes des influences inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, parce qu'elle éveille tous les cris de la foule, pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous voyez revenir la vie dans mes regards, elle y revient par des larmes. Mais c'est la vie enfin, et c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend¹.

Ah ! je sens en mon âme une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont vous avez vu l'agonie², et rien ne m'arrête dans ma tendresse pour ces morts bien aimés.

J'en vois, hélas ! d'aussi malheureux qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a chez qui le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaîté ; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne sur le cœur. Il les rend méchants. Eh ! sont-ils bien coupables de l'être ?

En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. (CHAP. XIX.)

SUR LA SUBSTITUTION DES SOUFFRANCES EXPIATOIRES

Par la bouche du Docteur-Noir, Vigny répond à tel paradoxe patibulaire des *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821) de Joseph de Maistre. (Cf. le 10^e Entretien.) Voir les pages que M. Baldensperger consacre à cette question. (*A. de V.*, p. 49.)

En ce temps-là même dont je parle, au temps du vertueux Saint-Just (car il était, dit-on, sans vices, sinon sans crimes),

¹ « C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la Poésie devient ma souveraine maîtresse.

Le travail du jour n'est guère qu'un prélude, il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard.

C'est une fatale habitude qui date de ma première jeunesse. Je suis devenu une sorte d'oiseau de nuit. » Lettre à M^{lle} Maunoir, 9 fév. 1852.

² Gilbert, *Chatterton*. Chatterton.

vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre Esprit sombre, Esprit falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai ; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil, armé comme le sphynx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants ; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant, et tournait autour de la France. Il avait nom : Joseph de Maistre ¹.

... Voici en substance ce qu'il écrivait :

La chair est coupable, maudite et ennemie de Dieu.— Le sang est un fluide vivant. Le ciel ne peut être apaisé que par le sang.— L'innocent peut payer pour le coupable... L'effusion du sang est expiatrice... La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG...

C'était ainsi qu'un homme doué d'une des plus hardies et des plus trompeuses imaginations philosophiques qui jamais aient fasciné l'Europe, était arrivé à rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes ambitieux et impies, qu'il semblait adorer consciencieusement, et qu'il avait fini peut-être par regarder du fond du cœur comme les rayons d'une sainte vérité. C'était à genoux sans doute et en se frappant la poitrine qu'il s'écriait : « La terre, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin jusqu'à l'extinction du mal ! — Le bourreau est la pierre angulaire de la société : sa mission est sacrée. — L'inquisition est bonne, douce et conservatrice...

« La guerre est divine : elle doit régner éternellement pour purger le monde. — Les races sauvages sont dévouées et frappées d'anathème. J'ignore leur crime, ô Seigneur ! Mais, puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef. Les Européens, au siècle de Colomb, eurent raison de ne pas les compter dans l'espèce humaine comme leurs semblables.

¹ Dans *La veillée de Vincennes*. Vigny nie, malgré les paroles de ce « sophiste », que la guerre soit *divine*, que la terre soit *avide de sang*. — Voir sur J. de Maistre la pénétrante et très équitable étude de M. E. Faguet. (*Politiques et moralistes*.)

« La Terre est un autel qui doit être éternellement imbibé de sang. »

O pieux Impie ! qu'avez-vous fait ?...

... L'orgueil humain sera éternellement tourmenté du désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie ! la vie, le feu sacré, le feu trois fois saint, que le Créateur lui seul a droit de reprendre ! droit terrible de la peine sinistre, que je conteste même à la justice ¹ !...

Et prévoyait-il, le prophète orthodoxe, que de son temps même croîtrait et se multiplierait à l'infini la monstrueuse famille de ses sophismes, et que, parmi les petits de cette tigresse race, il s'en trouverait dont le cri serait celui-ci :

« Si la *substitution des souffrances expiatoires* est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des peuples, des substitutions et des dévouements *volontaires* et très rares. L'innocent immolé pour le coupable sauve sa nation ; donc il est juste et bon qu'il soit immolé par elle et pour elle ; et lorsque cela fut, cela fut bien. »

Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme ? Voyez-vous par quelles courbes, partis de deux points opposés, ces purs idéologues sont arrivés d'en bas et d'en haut à un même point où ils se touchent : à l'échafaud ? Voyez-vous comme ils honorent et caressent le Meurtre ?... »

Après avoir évoqué les « massacreurs de tous les temps », le Docteur-Noir voit en eux des victimes de la *synthèse*.

Dans cette violente passion de tout rattacher, à tout prix, à une cause, à une *synthèse*, de laquelle on descend à tout, et par laquelle tout s'explique, je vois encore l'extrême faiblesse des hommes qui, pareils à des enfants qui vont dans l'ombre, se sentent tous saisis de frayeur, parce qu'ils ne voient pas le fond de l'abîme que ni Dieu créateur ni Dieu sauveur n'ont voulu nous faire connaître. Ainsi je trouve que ceux-là même qui se croient les plus forts, en construisant le plus de systèmes, sont

¹ Cf. *Cinq-Mars*, p. 173.

les plus faibles et les plus effrayés de *l'analyse*, dont ils ne peuvent supporter la vue, parce qu'elle s'arrête à des effets certains, et ne contemple qu'à travers l'ombre, dont le ciel a voulu l'envelopper, la Cause... la Cause pour toujours incertaine.

Or, je vous le dis, ce n'est que dans l'Analyse que les esprits justes, les seuls dignes d'estime, ont puisé et puiseront jamais les idées durables, les idées qui frappent par le sentiment de bien-être que donne la rare et pure présence du vrai. L'Analyse est la destinée de l'éternelle ignorante, l'Ame humaine.

L'Analyse est une sonde. Jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible ; mais elle rassure et conduit le Fort, qui la tient fermement en main¹... (CHAP. XXXII.)

[LA MORT D'ANDRÉ CHÉNIER]

Au chapitre intitulé *Un soir d'été*, Vigny nous fait assister à la mort d'André Chénier, le 7 thermidor an II. C'est le Docteur-Noir qui parle.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et, pensant tout d'un coup qu'après deux nuits ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes ; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul ; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants ; les arbres des Champs-Élysées, tout blancs de poussière ; la place toute noire de têtes d'hommes, et, au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres, et sous le nuage lourd et bleu, en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et

¹ Epigraphe de *Stello*.

les chapeaux noirs, leurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit, que comme la voix des vagues de l'Océan ; et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout à coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation ; je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge et chargée de plus de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois ; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leurs fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie, qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante, que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas

on arrêta la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage et que, du bord, on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-Culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense, et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules ; et, interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés : NON ! NON ! NON !

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir verser. Le cœur me battait violemment ; j'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait, du nuage, un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur. Alors le peuple gémissait ; et, après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inentendus ; j'invoquais le peuple ! Je lui disais : « Courage ! » et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai :

« Encore trois jours ! encore trois jours ! ô Providence ! ô Destin ! ô Puissances à jamais inconnues ! ô vous le Dieu ! vous les Esprits ! vous les Maîtres ! les Éternels ! si vous entendez ! arrêtez-les pour trois jours encore ! »

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais, hélas ! en avant. Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple irrité, murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux j'avais vu l'ensemble du tableau, pour voir le détail je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la Guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient de tout le corps les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les avais vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre,
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent qu'il fit me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais, si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait, pour s'enfuir, dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... Il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis encore je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux jurements, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La Nation, humiliée, ployait le dos et roulait par troupeaux, entre une fausse statue, une Liberté, qui n'était que l'image d'une image, et un réel Echafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fit entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc entre le bras et le billot, et, quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant tout haut une prière désespérée, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout.

Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie, en ayant le courage de voir toute sa mort : je me levai.

La tête roula, et ce qu'il *avait là* s'enfuit avec le sang.

(CHAP. XXXV.)

Le Docteur-Noir, après s'être montré souverainement dédaigneux pour les hommes politiques, exalte le rôle du vrai poète et rédige l'ordonnance que Stello lui promet de suivre.

Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables.

Ah ! s'il arrive qu'un jour vous ne sentiez plus se mouvoir en vous la première et la plus rare des facultés, l'IMAGINATION ; si le chagrin ou l'âge la dessèchent dans votre tête comme l'amande au fond du noyau ; s'il ne vous reste plus qu'à Jugement et Mémoire ; lorsque vous vous sentirez le courage de démentir cent fois par an vos actions publiques par vos paroles publiques, vos paroles par vos actions, vos actions l'une par l'autre, et l'une par l'autre vos paroles, comme tous les hommes politiques ; alors faites comme tant d'autres bien à plaindre, désertez le ciel d'Homère, il vous restera encore plus qu'il ne faudra pour la politique et l'action, à vous qui descendrez d'en-haut. Mais, jusque-là, laissez aller d'un vol libre et solitaire l'Imagination qui peut être en vous. — Les œuvres immortelles sont faites pour duper la mort en faisant survivre nos idées à notre corps. — Ecrivez-en de telles si vous pouvez, et soyez sûr que, s'il s'y rencontre une idée ou seulement une parole utile au progrès civilisateur, que vous ayez laissée tomber comme une plume de votre aile, il se trouvera assez d'hommes pour la ramasser, l'exploiter, la mettre en œuvre jusqu'à satiété. Laissez-les faire. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées.

Stello, debout encore, regarda le Docteur-Noir avec recueillement, sourit enfin, et tendit la main à son sévère ami.

— Je me rends, dit-il, écrivez votre ordonnance.

... Voici ce que le Docteur-Noir écrivait, motivant chaque point de son ordonnance, usage fort louable et assez rare.

ORDONNANCE DU DOCTEUR-NOIR.

« SÉPARER LA VIE POÉTIQUE DE LA VIE POLITIQUE. »

Et, pour y parvenir :

I. Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais ; combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment.

Parce que, l'attaquer ou le flatter avec la triple puissance des arts, ce serait avilir son œuvre et l'empreindre de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les événements du jour. Il convient de laisser cette tâche à la critique du matin, qui est morte le soir, ou à celle du soir, qui est morte le matin. — Laisser à tous les Césars la place publique, et les laisser jouer leur rôle, et passer, tant qu'ils ne troubleront ni les travaux de vos nuits, ni le repos de vos jours. — Plaignez-les de toute votre pitié s'ils ont été forcés de se mettre au front cette couronne Césarienne, qui n'a plus de feuilles et déchire la tête. Plaignez-les encore s'ils l'ont désirée ; leur réveil en est plus cruel après un long et beau rêve. Plaignez-les s'ils sont pervertis par le Pouvoir ; car il n'est rien qui ne puisse fausser cette antique et peut-être nécessaire fausseté, d'où viennent tant de maux. — Regardez cette lumière s'éteindre, et veillez : heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure !

II. SEUL ET LIBRE, ACCOMPLIR SA MISSION. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des Associations, même les plus belles.

Parce que la Solitude est la source des inspirations.

LA SOLITUDE EST SAINTE. Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents.

Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Écoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités

intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

L'Imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchants de chacun.

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés, et souvent inconnus les uns aux autres.

Les Poètes et les Artistes ont seuls, parmi tous les hommes, le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur de ne pas être confondus dans une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserre, l'englobe, l'étreint, et lui dit : nous.

Oui, l'imagination du Poète est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans, recevant les premières impressions de l'amour. L'Imagination du Poète ne peut être conduite, puisqu'elle n'est pas enseignée. Otez-lui ses ailes, et vous la ferez mourir.

La mission du Poète ou de l'Artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, si cela est admiré.

Un Poète donne sa mesure par son œuvre, un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit. Bonheur pour le premier, malheur pour l'autre ; car, s'il se fait un progrès dans les deux têtes, l'un s'élance tout à coup en avant par une œuvre, l'autre est forcé de suivre la lente progression des occasions de la vie et les pas graduels de sa carrière.

SEUL ET LIBRE, ACCOMPLIR SA MISSION.

III. Éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active.

Parce que l'homme découragé tombe souvent, par paresse de penser, dans le désir d'agir et de se mêler aux intérêts communs, voyant comme ils lui sont inférieurs et combien il semble facile d'y prendre son ascendant. C'est ainsi qu'il sort de sa route, et, s'il en sort souvent, il la perd pour toujours.

La Neutralité du penseur solitaire est une NEUTRALITÉ ARMÉE qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait.

IV. Avoir toujours présentes à la pensée les images, choisies entre mille, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. x

Parce que, ces trois jeunes ombres étant sans cesse devant vous, chacune d'elles gardera l'une des routes politiques où vous pourriez égarer vos pieds. L'un des trois fantômes adorables vous montrera sa clef, l'autre sa fiole de poison, et l'autre sa guillotine. Ils vous crieront ceci :

— Le Poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. Le Poète, apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme du Pouvoir, apôtre d'une vieille fiction, parce que l'un a l'inspiration, l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit ; parce que le Poète laissera une œuvre où sera écrit le jugement des actions publiques et de leurs acteurs ; parce qu'au moment même où ces acteurs disparaissent pour toujours à la mort, l'auteur commence une longue vie. Suivez votre vocation. Votre royaume n'est pas de ce monde, sur lequel vos yeux sont ouverts, mais de celui qui sera quand vos yeux seront fermés.

L'ESPÉRANCE EST LA PLUS GRANDE DE NOS FOLIES.

Eh ! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère ?

D'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir ?

Puis ces fantômes douloureux cesseront de parler et uniront leurs voix en chœur comme en un hymne sacré ; car la Raison parle, mais l'Amour chante.

Et vous entendrez encore ceci :

SUR LES HIRONDELLES.

Voyez ce que font les hirondelles, oiseaux de passage aussi bien que nous. Elles disent aux hommes : *Protégez-nous, mais ne nous touchez pas.*

Et les hommes ont pour elles, comme pour nous, un respect superstitieux.

Les hirondelles choisissent leur asile dans le marbre d'un palais ou dans le chaume d'une cabane ; mais l'homme du palais ni l'homme de la cabane n'oseraient toucher à leur nid, parce qu'ils perdraient pour toujours l'oiseau qui porte bonheur à leur habitation, comme nous aux terres des peuples qui nous vénèrent.

Les hirondelles ne posent qu'un moment leurs pieds sur la terre, et nagent dans le ciel toute leur vie, aussi aisément que les dauphins dans la mer.

Et si elles voient la terre, c'est du haut du firmament qu'elles la voient, et les arbres et les montagnes, et les villes et les monuments, ne sont pas plus élevés à leurs yeux que les plaines et les ruisseaux, comme aux regards célestes du Poète tout ce qui est de la terre se confond en un seul globe éclairé par un rayon d'en haut.

— Les écouter, et, si vous êtes inspiré, faire un livre.

Ne pas espérer qu'un grand œuvre soit contemplé, qu'un livre soit lu, comme ils ont été faits.

Si votre livre est écrit dans la solitude, l'étude et le recueillement, je souhaite qu'il soit lu dans le recueillement, l'étude et la solitude ; mais soyez à peu près certain qu'il sera lu à la promenade, au café, en calèche, entre les causeries, les disputes, les verres, les jeux et les éclats de rire, ou pas du tout.

Et, s'il est original, Dieu vous puisse garder des pâles imitateurs, troupe nuisible et innombrable de singes salissants et maladroits.

Et, après tout cela, vous aurez mis au jour quelque volume qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI ? ET HÉLAS !

(CHAP. XXXIX-XL.)



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

— Dites-moi !... ne pourriez-vous me fermer la bouche ? Je crains de parler... on s'affaiblit... Je ne voudrais plus parler... J'ai soif.

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

— J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien.

Et il ajouta :

— Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire ; mais vous verrez. »

Ensuite il s'assoupit et dormit une demi-heure environ. Après ce temps, une femme vint à la porte timidement, et fit signe que le chirurgien était là ; je sortis sur la pointe du pied pour lui parler, et, comme j'entrais avec lui dans le petit jardin, m'étant arrêté auprès d'un puits pour l'interroger, nous entendîmes un grand cri. Nous courûmes et nous vîmes un drap sur la tête de cet honnête homme, qui n'était plus (III, 9.)...

DE MADEMOISELLE SEDAINÉ

ET DE

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

Cette lettre à MM. les Députés parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1841. C'est un appel à l'opinion publique sur la caducité des droits d'auteurs et la protection trop précaire accordée par la loi à la propriété littéraire. Indigné de la détresse où se trouvait la « fille d'un écrivain célèbre » (l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur*, de la *Gageure imprévue*), M^{lle} Sedaine, Vigny plaidait une fois de plus la cause de « l'ouvrier en livres » et de sa famille.

« La presse est une tribune qui convient à ceux qui aiment la solitude. Elle suffit au peu de choses que je dis, et quelque droit que j'en puisse avoir, de longtemps je n'en chercherai une autre, car je ne suis qu'un étudiant perpétuel. »

[LA VIE ET L'ŒUVRE]

Après avoir indiqué les deux sources des idées de Sedaine : la famille et l'atelier des maçons, Vigny se défend de céder à une dangereuse tendance de la critique, trop portée à chercher dans les œuvres d'un auteur l'histoire de son cœur et de sa vie.

Bientôt et tout à coup il s'affranchit des impressions premières, il se dégage entièrement de lui-même, il s'élève, il

invente, et nous ne devons pas chercher trop avant dans le cœur, quand la tête est si libre. Lorsqu'il s'agit d'examiner les œuvres d'un homme dont le génie est dramatique, d'un Poète épique ou d'un Romancier, de celui enfin qui crée et fait mouvoir des personnages, il ne faut pas chercher trop minutieusement, dans ses œuvres, l'histoire détaillée des souffrances de son cœur, ni la chronique des accidents et des rencontres de sa vie, mais seulement les mille rêves de son imagination et leur mérite aux yeux de ceux qui savent tous les secrets de l'art difficile de la scène. Quels rapports ingénieux ne trouverait-on pas entre les ouvrages d'un homme célèbre et les impressions qu'il reçut du dehors, entre sa vie idéale et sa vie réelle, si l'on voulait trop s'étudier à leur faire suivre deux lignes parallèles ! Mais que de fois il faudrait tordre la ligne de la vérité des faits pour lui faire rejoindre celle des créations imaginaires, et qu'elle serait souvent rompue à la peine !

Le premier devoir du Poète dramatique est le détachement de lui-même. Avant de mettre le pied dans l'enceinte de son théâtre idéal, il faut que son imagination boive une coupe de l'eau du Léthé, qu'elle oublie son séjour dans une tête humaine, son rôle dans la comédie de la vie, et qu'elle souffle ensuite, qu'elle agrandisse et diminue, qu'elle colore des mille nuances du prisme les bulles de savon qu'elle va librement jeter dans l'espace illimité. Si le Poète, trop préoccupé de lui-même, se laissait entraîner à se peindre dans chacun de ses ouvrages, il tomberait dans une monotonie de traits et de couleurs que Beaumarchais compare avec sa justesse d'esprit accoutumée à des *camaïeux* ; — on appelait ainsi certains petits tableaux imitant le camée et l'onix, où tout était blanc et ombré de bleu ; — certes, l'azur est une belle couleur ; mais tout dans la nature et dans la vie n'est pas azuré, il s'en faut de beaucoup. C'est une prétention moderne et tout à fait de notre temps, outrée quelquefois au delà de toute mesure, que celle de jeter son portrait partout, posé dans la plus belle attitude possible. Je ne sais si l'on y pensait autant avant J.-J. Rousseau, son Saint-Preux et ses Confessions. Une fois ces ressemblances de l'auteur glissées dans ses œuvres, aisément dépistées et faiblement niées, le public et la critique ont pris fort naturellement l'habi-

tude de fureter dans tous les coins d'un drame et d'un roman, de lever tous les voiles et tous les chapeaux pour reconnaître l'écrivain en dessous. Dangereuse coutume de bal masqué, en vérité très-désastreuse pour l'art si elle prenait racine parmi nous, car on n'oserait plus peindre un scélérat ni la moindre scélératesse, de crainte d'être pris pour un pénitent qui parle au confessionnal. Ce grand amour des portraits et des secrets surpris fait que nous les cherchons trop souvent où ils ne sont pas. Il est bien vrai qu'il y a dans tous les théâtres certaines belles œuvres, mais très rares, plus particulièrement empreintes que les autres d'une souffrance profonde, et que le Poète semble avoir écrites avec son sang versé goutte à goutte. Les tortures de la jalousie peuvent avoir fait sortir Othello et Alceste, tout armés du poignard et de l'épée, des fronts divins de Shakspeare et de Molière ; mais les arguments vigoureux des personnages graves qui combattent les plus emportés sont prononcés par une voix toute-puissante, celle de la raison du penseur ; elle est debout à côté de la passion et lutte corps à corps avec elle ; dès que je l'entends parler, je sens que sa présence m'ôte le droit de rechercher les douleurs personnelles d'un grand homme qui sait si bien les dompter et qui en connaît si bien le dictame et les antidotes ; je replace le voile sur son buste et je ne veux voir et écouter que les personnages qu'il s'est plu à faire mouvoir sous mes yeux. L'examen a sa mesure, et l'analyse a ses bornes. Gardons-nous bien de porter trop loin ce caprice moderne qu'on pourrait nommer *la recherche de la personnalité*. La scène a toujours été assez pure en France de l'affectation de se peindre, et je ne vois pas que ni les moindres ni les plus excellents de nos Poètes dramatiques se soient étudiés à s'y représenter. J'estime que si parfois leurs sentiments secrets se sont fait jour dans le dialogue de leur théâtre, ce fut malgré eux, par des soupirs involontaires, et l'homme croyait son caractère et sa vie bien en sûreté sous le masque... Ce serait donc une profanation que de chercher à savoir plus que le Poète n'a dit de lui-même, et les commentaires minutieux, les inductions hasardées, les interprétations détournées fausseraient à la longue l'esprit du spectateur, qui, au lieu de contempler les larges traits d'un tableau de la na-

ture composé de manière à servir de preuve à quelque haute idée morale, n'y voudrait plus voir que l'étroit scandale de quelque petit roman intime où l'auteur paraîtrait comme acteur et viendrait révéler sa vie privée, tout en dénonçant celle des autres. Ces fausses données ont d'ailleurs un grand malheur, c'est qu'il suffit d'une page de Mémoires, moins que cela, d'une lettre, pour les démentir et les rendre nulles.

C'est lorsque l'on veut apprécier le génie élégiaque qu'il convient de prendre l'auteur même pour but de son examen, puisqu'il est lui-même le sujet de ses œuvres. Ici la beauté s'accroît de la ressemblance du portrait. Le caractère et la vie du Poète impriment leur grandeur et leur sentiment sur son ouvrage, et plus on retrouve l'homme dans l'œuvre, plus sont profondes les émotions qu'elle donne. Comme Narcisse, le poète élégiaque a dû se poser en tout temps sur le bord d'un ruisseau, s'y mirer et y dessiner avec soin son image ; il ne doit oublier ni un cheveu arraché, ni une larme, ni une goutte de sang, et c'est pour cela qu'on l'aime (quand on l'aime), et qu'il faut s'intéresser à lui forcément, puisque son personnage souffrant ou rêveur est le seul qu'il mette en scène, puisque partout et toujours il se regarde et se peint, et jusques en enfer, quand il ira, il se regardera encore dans l'eau en passant la barque d'Homère ou celle de Dante...

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(29 JANVIER 1846).

Ce discours prononcé en séance publique, le 29 janvier 1846, parut généralement trop long. « L'écrivain solitaire » ne se contenta pas d'y faire l'éloge d'Etienne, chansonnier aimable, puis auteur des *Deux Gendres*, polémiste infatigable du *Nain jaune*, de la *Minerve* et du *Constitutionnel* — éloge que Sainte-Beuve a mis au point dans ses *Portraits littéraires*, III, 396.

Il tint à faire devant tous son examen de conscience de poète et d'artisan de la parole.

— Le premier extrait marque l'opposition de nature entre les « maîtres de la pensée » et les « guides éloquents des grandes nations ». Ce furent ces quelques pages qui attirèrent au récipiendaire une réponse déplaisante, voire de M. Molé.

— Le second extrait faisait l'histoire — en raccourci — du mouvement romantique, évoquait, quelque vingt ans après, cette « génération littéraire novatrice, sérieuse et passionnée » qu'Etienne, tenant d'une doctrine opposée, avait vu se former sous ses yeux.

[« PENSEURS » ET « IMPROVISATEURS » OU POÈTES ET HOMMES D'ÉTAT]

Deux races différentes et parfois rivales composent la famille intellectuelle. L'homme de l'une a des dons secrets, des aptitudes natives que n'a point l'autre.

Le premier se recueille en lui-même, rassemble ses forces et craint de se hâter. Etudiant perpétuel, il sait que pour lui le travail, c'est la rêverie. Son rêve lui est presque aussi cher que tout ce qu'on aime dans le monde réel, et plus redoutable que tout ce que l'on y craint. — Sur chacune des routes de sa vie, il recueille, il amasse les trésors de son expérience, comme des pierres solides et éprouvées. Il les met longtemps en réserve avant de les mettre en œuvre. Il choisit entre elles la pierre d'assise de son monument. Autour de cette base, il dessine son plan, et quand il l'a de tous côtés contemplé, refait et modelé, il permet enfin à ses mains d'obéir aux élans de l'inspiration. — Mais, dans le travail même, il est encore contenu par l'amour de l'idéal, par le désir ardent de la perfection. Mécontent de tout ce qui n'entre pas dans l'ordre pur qu'il a conçu, il se sépare de son œuvre, en détourne les yeux, l'oublie longtemps pour y revenir. Il fait plus, il oublie l'époque même où il vit et les hommes qui l'entourent ; ou, s'il les regarde, ce n'est que pour les peindre. Il ne songe qu'à l'avenir, à la durée de sa construction, à ce que les siècles diront d'elle. — Il ne voit que les générations qui viendront respirer à l'ombre de son monument, et il cherche à le faire tel qu'elles trouvent à la fois le *bien* dans son usage, le *beau* dans sa contemplation.

Qu'il soit poète ou grand écrivain, cet homme, ce tardif conquérant, ce possesseur durable de l'admiration, c'est le Penseur.

L'autre n'a pris dans l'étude que les forces qu'il lui fallait pour se préparer à la lutte de chaque jour. Il porte sur tous les points sa parole et ses écrits. Il aspire non-seulement à la di-

rection des affaires, mais à celle de l'intelligence publique. Il tient moins à la perfection et à la durée de son œuvre qu'à son action immédiate. Son esprit est agile et prime-sautier, son émotion plus ardente que profonde, sa volonté énergique, ses vues soudaines et praticables. La presse et la tribune sont ses forces. Par l'une, il prépare son pays à ce qu'il lui doit faire entendre par l'autre. Une forme unique ne saurait lui suffire. Il faut que les masses l'écoutent et y prennent plaisir ; que, par ses écrits courts et réitérés, il amène à lui leurs intérêts légitimes et leurs passions généreuses avant que sa dialectique les enchaîne. Forcé de plaider chaque jour, et de gagner la cause de son idée ou de son autorité par devant la nation, pour obtenir d'elle les armes nécessaires au combat du lendemain, il faut que sa science ait des anneaux innombrables pour lier dans ses détours tant d'intelligences diverses. — Dans tout ce qui se discute de grandiose ou de minime sur les besoins et la vie d'un peuple, il faut que chacune de ses notions soit précise et prête à sortir de sa bouche, claire et brillante comme les pierreries qui pleuvaient des lèvres de la fée. — Il sait d'avance que sa gloire sera proportionnée au souvenir que laisseront les événements qu'il a suscités ou accomplis, les choses du moment qu'il a discutées. S'il règne sur son temps, c'est assez. Que son époque soit grande par lui, c'est tout ce qu'il veut, bien assuré que, pour parler d'elle, il faudra la nommer de son nom, et que rien ne pourra briser l'anneau d'or qu'il ajoute à la chaîne des grandes choses et des faits mémorables.

Qu'il soit orateur, homme d'Etat, publiciste, cet homme, ce dominateur rapide des volontés et des opinions publiques, c'est l'improvisateur.

Entre ces deux puissantes natures, qui peut déterminer les mérites et donner la palme ? La valeur de ces deux créatures diverses ne peut être pesée que par le Créateur ; lui seul peut, après la mort, dignement juger et rémunérer ces deux forces presque saintes de l'âme humaine, comme la postérité seule a droit de les classer parmi les grandeurs de ses terrestres domaines.

Aucun homme n'en aurait le pouvoir, et aujourd'hui moins que jamais, puisque ces deux races, autrefois si distinctes, se

sont alliées et confondues dans le parlement, et ne sauraient, au premier coup d'œil, se démêler qu'avec peine, sous la toge du législateur.

Aujourd'hui, en effet, les historiens sont ministres, et lorsqu'ils se reposent, jettent un regard en arrière et redeviennent historiens. L'inspiration des poètes et des grands écrivains sait se ployer aux affaires publiques, combattre à la tribune, et, dans les armistices, reprendre les chants et les écrits destinés à l'avenir.

Plusieurs portent ainsi un glaive dans chaque main, mais il sera donné à bien peu d'en porter deux d'une trempe égale.

Durant le cours de leur vie, la nation, émue et reconnaissante de ce grand tableau que forment ses hommes supérieurs, recueille le bien qui lui vient d'eux, et ne cherche point à distinguer leur vocation native de leurs qualités acquises. Mais, après eux, elle sent unanimement et comme d'elle-même quelle était la nature véritable de chacun ; elle le sent par ce même instinct merveilleux qui fait que dans les théâtres un parterre, même inculte, s'il voit passer le Vrai et le Beau, jette, sans savoir pourquoi, un seul cri de cette voix qui semble véritablement alors la voix de Dieu.

Heureux est notre pays, qui produit si souvent des hommes tels, que l'on n'a d'autre embarras que de distinguer quel fut le plus grand de leurs mérites, et lequel en eux l'emporta de ces éléments précieux si étroitement fondus en une seule puissance intellectuelle !

Mais, si ce jugement définitif n'appartient qu'à une postérité éloignée, il reste au moins, à tout homme qui étudie avec indépendance et conscience l'esprit de son temps, le droit modeste de pressentir les jugements de l'avenir et d'exprimer ses propres sympathies ¹.

¹ « L'ordre littéraire et poétique est supérieur, selon moi, comme région habituelle où réside et respire l'esprit à l'ordre politique, » écrit Sainte-Beuve qui explique sa pensée en note avec une telle justesse que ses réserves seront le meilleur correctif du parallèle partial — et déplacé en la circonstance — que Vigny instituait dans son discours. « Entendons-nous bien : je ne prétends pas, ce qui serait ridicule, que les hommes littéraires soient supérieurs aux hommes politiques ; je ne prétends pas qu'ils s'occupent de choses plus importantes : il n'y a rien de plus important pour la société que de subsister et d'être

[L'ÉCOLE ROMANTIQUE]

Un esprit nouveau s'était levé du fond de nos âmes. Il apportait l'accomplissement nécessaire d'une réforme déjà pressentie depuis des siècles : jetée en germe par le christianisme même sur le sol français de la poésie, dès le moyen-âge ; soulevée, de siècle en siècle, par des précurseurs toujours étouffés ; remuée encore et à demi formée en théorie sous le règne de Louis XIII ; annoncée depuis et dévoilée par de magnifiques lueurs sorties de quelques grandes œuvres de plus en plus rapprochées de la nature, de la vérité dans l'art et du génie réel de notre nation, c'était dans notre âge que cette réforme pacifique devait éclater.

L'histoire en est récente et simple. Ce ne fut point une ténébreuse conspiration.

Depuis peu d'années, la paix régnait avec la Restauration. Tout semblait pour longtemps immobile. Il se trouva quelques hommes très jeunes alors, épars, inconnus l'un à l'autre, qui méditaient une poésie nouvelle. — Chacun d'eux, dans le silence, avait senti sa mission dans son cœur. Aucun d'eux ne sortit de sa retraite que son œuvre ne fût déjà formée. Lorsqu'ils se virent mutuellement, ils marchèrent l'un vers l'autre, se reconnurent pour frères et se donnèrent la main. Ils se parlèrent, s'étonnèrent d'avoir senti dans les mêmes temps le même besoin d'innovation, et de l'avoir conçu dans des inventions et des formes totalement diverses. Ils se confièrent leurs idées d'abord, puis leurs sentiments, et (comment s'en étonnerait-on ?) éprouvèrent l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui. — Ensuite chacun se retira et suivit sa destinée. — Depuis ces jours de calme, ils n'ont cessé d'alterner leurs écrits ou leurs chants. Séparés par le cours même de la vie et ses diversions imprévues, s'ils se rencontraient, c'était pour s'encourager, par un mot, à la lutte éternelle des idées contre l'esprit fatal de retardement qui engourdit les plus ardentes

convenablement gouvernée. Je veux dire seulement qu'ils s'occupent de choses plus innocentes. » (*Chateaubriand et son groupe*, II, 429.)

nations dans les temps où il ne se trouve personne qui leur donne une salutaire secousse. — Leurs œuvres se multiplièrent. — Dans ce champ libre nouvellement conquis, chacun prit la voie où l'appelait l'idéal qu'il poursuivait et qu'il voyait marcher devant lui.

Soit que les uns aient donné leurs soins au coloris et à la forme pittoresque, aux nouveautés et au renouvellement du rythme, soit que d'autres, épris à la fois des détails savants de l'élocution et des formes du dessin le plus pur, aient aimé par-dessus tout à renfermer dans leurs compositions l'examen des questions sociales et des doctrines psychologiques et spiritualistes, il n'en est pas moins vrai que, tout en conservant leur physionomie particulière et leur caractère individuel, ils marchèrent tous, du même pas, vers le même but, et que leur rénovation fut complète sur tous les points. — Le nom qui lui fut donné était depuis longtemps français, et puisé dans les origines de notre langue romane ; il avait toujours exprimé le sentiment mélancolique produit dans l'âme par les aspects de la nature et des grandes ruines, par la majesté des horizons et les bruits indéfinissables des belles solitudes.

La Poésie Epique, Lyrique, Elégiaque ; le Théâtre, le Roman, reprirent une vie nouvelle, et entrèrent dans des voies où la France n'avait pas encore posé son pied. Le style qui s'affaissait fut raffermi, — Tous les genres d'écrits se transformèrent, toutes les armures furent retrempées ; il n'est pas jusqu'à l'Histoire, et même la Chaire sacrée, qui n'aient reçu et gardé cette empreinte.

Les arts ont ressenti profondément cette commotion électrique. L'Architecture, la Sculpture, se sont émues et ont frémi sous des formes neuves ; la Peinture s'est colorée d'une autre lumière ; la Musique, sous ce souffle ardent, a fait entendre des harmonies plus larges et plus puissantes.

A ces marques certaines, le pays a reconnu et proclamé par des sympathies l'avènement d'une École nouvelle.

En effet, dans les œuvres d'art, tout ce qui passionne aujourd'hui la Nation a puisé la vie à ses sources. Il est arrivé que ceux qui semblaient combattre l'innovation prenaient involontairement sa marche, et, lors même que des réactions ont été

tentées, elles n'ont eu quelque succès qu'à la condition d'emprunter les plus essentielles de ses formes.

Il appartient à l'histoire des lettres de constater la formation et l'influence des grandes Ecoles. Il serait ingrat de les nier, injuste et presque coupable de s'efforcer d'en effacer la trace ; car, ainsi que les couches du globe sont les monuments de la nature et marquent ses époques de formation successive, de même et aussi clairement dans la vie intellectuelle de l'humanité, les grandes Écoles de poésie et de philosophie ont marqué les degrés de ce que j'oserai appeler *l'échelle continue des idées*.

Votre sagesse, messieurs, a su ne point se laisser éblouir et entraîner tout d'abord par les applaudissements et les transports publics, et elle a voulu attendre que le temps les eût prolongés et confirmés. — Mais aussi, sans tenir compte des vaines attaques, des dénominations puériles, des critiques violentes, et considérant sans doute que les excommunications littéraires ne sont pas toutes infaillibles, vous avez reçu lentement et à de longs intervalles les hommes qui, les premiers, avaient ouvert les écluses à des eaux régénératrices....

JOURNAL D'UN POÈTE

Ces « Mémoires de la vie méditative » de Vigny le font admirer et aimer davantage. Louis Ratisbonne rapporte que le poète lui montrait quelquefois dans sa bibliothèque de « nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire ». Quelques jours avant sa mort, Vigny dit à son ami : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » On y trouve des pensées dignes de Marc-Aurèle ou de Pascal, des maximes dignes de La Bruyère, des *Fantaisies oubliées* — le mot est du poète — projets, fragments et plans, mais surtout l'âme candide de Vigny, fils, ami, soldat, citoyen, prêtre convaincu de l'idéalisme, poète, penseur, héros de l'honneur, du dévouement et de la pitié.

1824. LE COMBAT INTELLECTUEL. — Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ERRATA

Page xiv, ligne 35, *au lieu de* : et le veuvage, *lire* : et du veuvage.

— xxxi, ligne 19, *au lieu de* : qu'anime, *lire* : qui anime.

Page 8, vers 27, *au lieu de* : vallon. *lire* : vallon,

— 10, vers 58, *au lieu de* : l'homme, *lire* : homme.

— 12, note 108, *au lieu de* : Dieux, *lire* : Dieu.

— 19, vers 148, *au lieu de* : nouveau, *lire* : nouveaux.

— 110, note 336, *au lieu de* : aime à la penser, *lire* : aime à le penser.

— 111, note 1, *au lieu de* : a fait, *lire* : a faite.

— 127, vers 12, *au lieu de* : Le girouette, *lire* : La girouette.

— 144, note 94, *au lieu de* : que pose, *lire* : que posent.

— 161, vers 36, *au lieu de* : Mais, aucun, *lire* : Mais aucun.

— 162, vers 62, *au lieu de* : d'âge en âge encor, *lire* : d'âge en âge, encor.

— 215, ligne 1, *au lieu de* : aux autres. *lire* : aux autres,

— 224, ligne 22, *au lieu de* : d'images. *lire* : d'images,

— —, ligne 32, *au lieu de* : cherche ? *lire* : chercher ?

— 254, ligne 26, *au lieu de* : sou, *lire* : sous.

— 265, dernière ligne, *un mot tombé* : injurieuse.

— 273, ligne 20, *au lieu de* : sous, *lire* : sans.

— 274, ligne 11, *au lieu de* : ennemis, *lire* : ennemies.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

<i>Notice biographique et littéraire.</i>	v
I. <i>L'éducation. — Du berceau au régiment.</i>	v
II. <i>Vie militaire et poétique (1814-1830).</i>	ix
III. <i>La vie philosophique (1830-1863).</i>	xviii
IV. <i>L'artiste et l'écrivain.</i>	xxvi

I

POÉSIE

HÉLÈNA.	1
[<i>Stances à la Grèce</i>].	2
[<i>Comparaison épique</i>].	3
<i>Avertissement sur la 3^e édition des Poèmes (1829)</i>	3
<i>Préface (1837).</i>	4

LIVRE MYSTIQUE

Moïse, poème.	6
ELOA ou LA SŒUR DES ANGES, mystère	13
Chant I. — NAISSANCE.	14
Chant II. — SÉDUCTION	20
Chant III. — CHUTE.	27
LE DÉLUGE, mystère.	30

LIVRE ANTIQUE

Notice	42
-------------------------	----

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ, poème.	43
---	----

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

SYMÉTHA, élégie.	48
-----------------------------------	----

LIVRE MODERNE

LA NEIGE, poème.	52
LE COR, poème.	55
LA FRÉGATE « LA SÉRIEUSE », poème.	59
PARIS, élévation.	72

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

LES DESTINÉES [posthume].	84
LA MAISON DU BERGER.	90
LA SAUVAGE	110
LA COLÈRE DE SAMSON [posthume].	123
LA MORT DU LOUP.	126
LA FLUTE	131
LE MONT DES OLIVIERS.	138
<i>Le Silence</i> [posthume].	146
LA BOUTEILLE A LA MER.	147
L'ESPRIT PUR [posthume].	158

II

PROSE

CINQ-MARS.	164
[<i>La Touraine</i>].	164
[<i>Réverie romantique</i>].	166
<i>Le cabinet</i>	167
[<i>Confidence du cardinal ministre au Père Joseph</i>].	168
[<i>Louis XIII</i>].	169
[<i>Richelieu sous les murs de Perpignan</i>].	170
[<i>Plaire au Roi</i>].	172
<i>La partie de chasse</i>	175
[<i>Les Pyrénées</i>].	180
<i>L'orage</i>	181
<i>L'absence</i>	182
[<i>Alerte au camp</i>].	184
<i>Les prisonniers</i>	185
LETTRE A LORD***, <i>Sur la soirée du 24 octobre 1829</i>	186
STELLO.	193
<i>Un credo</i>	194
<i>Un grabat</i>	195
[<i>Les heures de la nuit</i>].	197

TABLE DES MATIÈRES

<i>Sur la substitution des souffrances expiatoires.</i> . . .	98
[<i>La mort d'André Chénier</i>].	
<i>Ordonnance du Docteur Noir.</i>	
CHATTERTON	211
<i>Dernière nuit de travail.</i>	211
<i>Drame : Acte I^{er}, p. 221 ; Acte II, p. 226 ; Acte III, p. 230.</i>	
SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.	240
[<i>La génération du siècle</i>].	241
[<i>Sur la grande route</i>].	243
[<i>L'Armée est un bon livre</i>].	244
<i>Sur l'amour du danger.</i>	245
[<i>La poésie d'Ossian</i>].	246
<i>Malte.</i>	248
[<i>Aboukir</i>].	249
[<i>La Frégate</i>].	250
<i>Le corps de garde russe.</i>	252
<i>Une bille.</i>	257
DE M^{lle} SEDAINÉ ET DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.	262
[<i>La vie et l'œuvre</i>].	262
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	265
[<i>Penseurs et improvisateurs</i>].	266
[<i>L'Ecole romantique</i>].	269
JOURNAL D'UN POÈTE.	271
[<i>Poèmes à faire</i>].	291

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

A. COUAT
Recteur de l'Académie
de Bordeaux

Aristophane et l'ancienne Comédie attique. *Le gouvernement. — La religion. — L'éducation. — Les mœurs.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

Ernest DUPUY
Inspecteur général honoraire
de l'Instruction publique

Les Grands Maîtres de la littérature Russe. — *Gogol. — Tourguenef — Tolstoï.* — Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 50**

—

Bernard Palissy. — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Victor Hugo. — *L'homme et le poète.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

La Jeunesse des Romantiques. — *Victor Hugo. — Alfred de Vigny.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. FAGUET
de l'Académie Française

La Jeunesse de Sainte-Beuve. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Madame Guyon et l'Amour pur. — Un volume in-18 jésus, broché **3 50**

G. LANSON
Professeur à la Sorbonne

Hommes et Livres. — *Études morales et littéraires.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Bossuet. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

P. MONCEAUX
Membre de l'Institut
Professeur au Collège
de France

Les Africains. — *Études sur la littérature d'Afrique. — Les Patens.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. RIGAL
Professeur honoraire
à l'Université de Montpellier

Victor Hugo, poète épique. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

SAINTE-BEUVE

Correspondance Inédite avec Collombet. — Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 50**

R. VALLERY-RADOT

Madame de Sévigné. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.